



# La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

T R I M E S T R I E L

HIVER 2021



Plaidoyer pour avoir un enfant de plus R Douthat • Pas seulement nucléaire E Danticat  
G Dalfonzo • N Voll • MM Townsend • SC Williams • S Black • JC Arnold



Catherine Panebianco, *Dîner du dimanche*, 2019

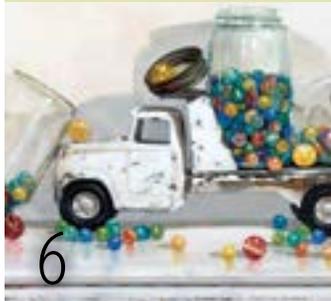
**Catherine Panebianco**, photographe d'art, décrit ainsi sa série dont est tirée la photographie ci-dessus :

« *Aucun Souvenir n'est Jamais Seul* est une conversation visuelle entre mon père et moi. Chaque année à Noël, il sortait une boîte de diapositives qu'il avait prises vers la fin de son adolescence, début de ses vingt ans, et il nous les montrait sur un vieux projecteur fixé au mur de notre salon, en nous racontant les mêmes histoires chaque année. C'était le souvenir d'une permanence pendant une enfance où nous avons beaucoup déménagé et où je n'ai jamais

eu le sentiment d'appartenance à un endroit stable pour vivre et me créer des souvenirs.

En intégrant ces diapositives dans mon paysage actuel, je crée non seulement un lien entre sa vie et la mienne, mais aussi une chaîne de souvenirs, chacun ayant sa propre association pour nous deux. Ces petites vignettes de la vie familiale dans mon espace actuel me réconfortent en me signifiant que mes parents et d'autres personnes ne sont jamais loin et veillent sur moi. Ils me créent un foyer où que j'aie. » *Voir d'autres photos de Panebianco sur [catherinepanebianco.com](http://catherinepanebianco.com).* 🐦

## ESSAI

**Un enfant de plus ?**

Pourquoi les familles nombreuses sauveront l'humanité

**Ross Douhat**

L'avenir de notre société serait radicalement différent si les gens avaient simplement autant d'enfants qu'ils le souhaitent. Qu'est-ce qui les en empêche ?

## LECTURE

**Faire passer le mariage au second plan**

Comment l'Évangile sauve la fidélité

**Johann Christoph Arnold**

Le véritable amour qui découle du Saint-Esprit n'est pas le fruit d'un effort humain. Un couple marié qui en ressent les bienfaits verra son amour augmenter d'année en année.

## RÉCIT

**Pas seulement nucléaire**

Une famille comprend les aînés enterrés depuis longtemps et les générations encore à naître

**Edwidge Danticat**

La famille, c'est ce qui reste quand il ne reste plus personne.

## TRANCHES DE VIES

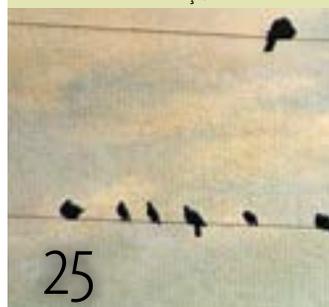
**Retour à Vienne**

Retour à la maison d'un enfant déplacé

**Norann Voll**

Lotte Berger Keiderling a perdu sa mère dans l'Holocauste — et a donné naissance à 13 enfants pour « botter l'cul d'Hitler ».

## APERÇU

**Célibataires dans l'église**

**Gina Dalfonzo**

Que demandent les célibataires à l'église ?

## APERÇU

**Anges rebelles**

**M M Townsend**

Simone de Beauvoir et Louisa May Alcott

## PORTRAIT

**La féministe à genoux**

La foi militante de Josephine Butler

**Sarah C Williams**

La pionnière féministe victorienne a perdu sa respectabilité pour défendre les femmes victimes du commerce de la prostitution.

## DÉPARTEMENTS



LETTRE DE L'ÉDITEUR

**3 Les familles comptent**

**Peter Mommsen**

PRÉCURSEURS

**56 Sojourner Truth**

**Susannah Black  
et Jason Landsel**

**RÉDACTEUR EN CHEF :** Peter Mommsen

**RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS :** Maureen Swinger, Sam Hine, Susannah Black

**DIRECTEUR DE LA RÉDACTION :** Caitrin Keiper

**ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ :** Shana Goodwin

**ÉDITEUR DE POÉSIE :** A M Juster

**DESIGNERS :** Rosalind Stevenson, Miriam Burleson

**DIRECTEUR DE LA CRÉATION :** Clare Stober

**RÉVISEURS DE COPIE :** Wilma Mommsen, Priscilla Jensen

**FACT CHECKER :** Suzanne Quinta

**DIRECTEUR DU MARKETING :** Trevor Wisner

**ÉDITIONS INTERNATIONALES :** Ian Barth (Royaume-Uni), Kim Comer (Allemagne),

Chungyon Won (Corée), Allen Page (France). Traduit de l'anglais par

Dominique Macabie. Relecteur de la version française : Samuel Clarisse

**RÉDACTEUR FONDATEUR :** Eberhard Arnold (1883-1935)

La Charrue numéro 7 : À quoi servent les familles ?

Extrait et traduit du Plough Quarterly No. 26: What Are Families For?

Publié par Plough Publishing House, ISBN 978-1-63608-019-2

Copyright © 2020 by Plough Publishing House. Tous droits réservés.

## PLOUGH PUBLISHING HOUSE

### États-Unis

51 Bowne Drive  
Walden, NY 12586  
USA

T: +001.845.572.3455  
info@plough.com

### Allemagne

Talweg 18 / Gräfe Haus  
07639 Bad Klosterlausnitz  
DE

+49 (0)3 6601 922 5431  
holzland@bruderhof.com

### Royaume-Uni

Brightling Road  
Robertsbridge TN32 5DR  
UK

T: 01580 883 344  
info@editionscharrue.com

### Australie

4188 Gwydir Highway  
Elsmore, NSW 2360

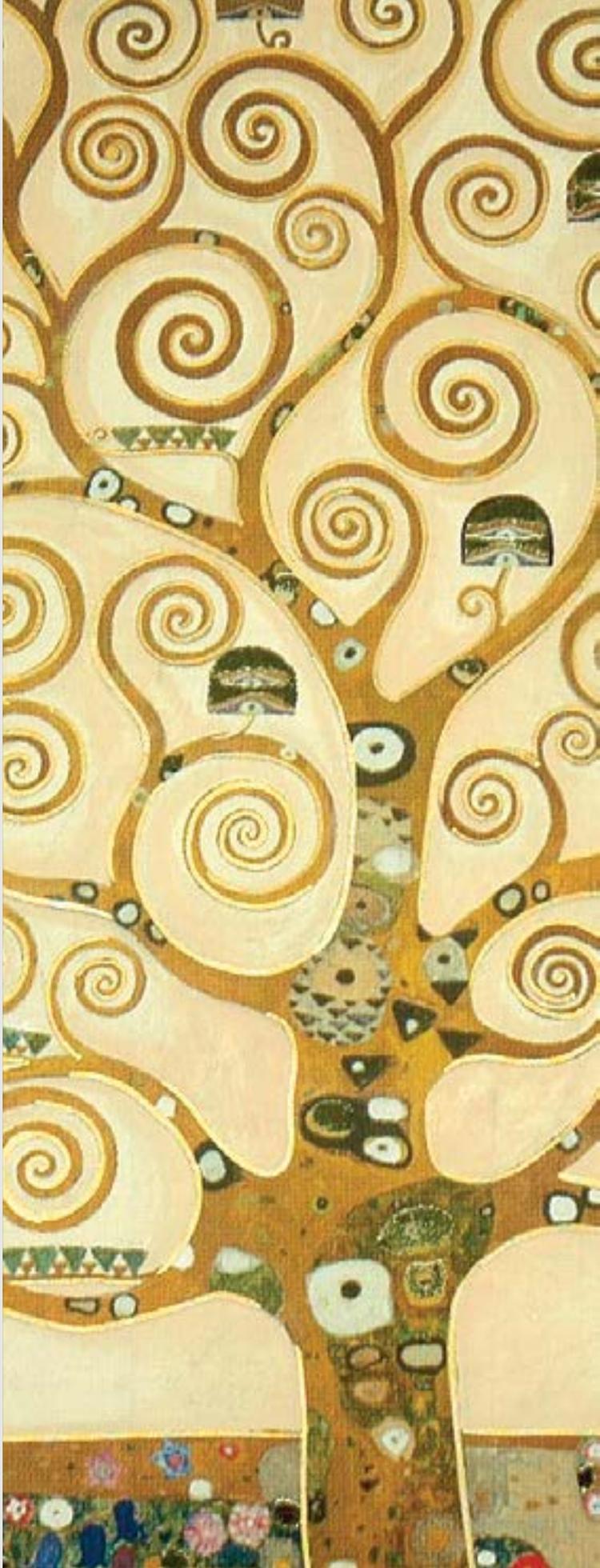
AU  
T: +61(0)2.6723.2213

La Charrue (ISSN 2632-6043) est publié trimestriellement par Plough Publishing House, Darvell, Robertsbridge, E. Sussex TN32 5DR.

Couverture : dessin de Yulia Brodskaya, 2020 ; utilisé avec autorisation ; artyulia.co.uk. Couverture intérieure : œuvre de Catherine Panebianco, 2019 ; utilisée avec autorisation ; [catherinepanebianco.com](http://catherinepanebianco.com). Quatrième de couverture : œuvre de Carolyn Olson, 2020 ; utilisée avec permission ; [carolynolson.net](http://carolynolson.net).

## À PROPOS DE LA COUVERTURE :

Dans l'illustration de la couverture, *Shell Spiral* de Yulia Brodskaya, sont regroupés des cercles de tailles et motifs différents, comme il en va des familles : différentes, elles sont reliées entre elles par la parenté et la communauté. Personne n'est seul, car les cellules de camaraderie incluent d'autres personnes, isolées sans cela – célibataires, personnes âgées, voisins solitaires. Les enfants suggèrent la génération suivante en train de naître au fur et à mesure de la formation de nouvelles familles, et la spirale pointant vers le centre d'origine nous renvoie à nos ancêtres.



# Les familles, ça compte

**PETER MOMMSEN**

**V**OICI UNE HISTOIRE sur la famille moderne. Elle se déroule comme suit : les familles sont en crise, et la cause en est l'effondrement moral de notre société, où de moins en moins de jeunes grandissent dans des foyers biparentaux ; les gens se marient de plus en plus tard (voire pas du tout), bien après leurs années les plus favorables à la procréation ; en fait, des cohortes de plus en plus nombreuses de jeunes ne manifestent qu'un intérêt très mitigé pour une relation engagée – ou même pour le sexe. Certes, les membres des classes instruites, s'ils se marient, défendent encore des valeurs familiales assez traditionnelles (même s'ils n'en font pas un étendard). Toutefois, dans le reste de la population, une instabilité familiale générale, marquée par cohabitation en série et foyers sans père, fait obstacle à toute poussée dans la bonne direction. Et même les conjoints d'un mariage stable sont, collectivement, complices de l'effondrement des taux de natalité : cela ne manquera pas de provoquer de graves problèmes économiques et sociaux, car les personnes âgées sont plus nombreuses que les jeunes. Nous avons besoin de toute urgence d'un profond renouvellement de notre culture familiale, soutenu par des politiques publiques qui promeuvent le mariage traditionnel et encouragent la procréation.

C'est le récit que les conservateurs sociaux répètent inlassablement en différentes versions



depuis au moins 1966, date à laquelle fut inventée l'expression « valeurs familiales ». Bien sûr, leur histoire n'est pas la seule qui existe. En voici une autre : les familles sont en crise, et le grand responsable c'est le capitalisme néolibéral. Notre système économique sape la capacité des gens à former et à entretenir des familles saines, et de plusieurs façons : le marché du travail exige mobilité géographique, dispersion des familles élargies et séparation des générations ; la pression de l'emploi rend impossible à de nombreux parents une vie familiale régulière ; trop d'enfants fréquentent des écoles publiques vouées à l'inégalité en raison d'une ségrégation résidentielle séparant classes sociales et groupes ethniques. Pendant ce temps, notre système carcéral prive des millions d'enfants de leur père et de leur mère – aux États-Unis, 5 millions d'enfants de moins de 14 ans ont un parent qui, à un moment donné de leur enfance, est parti en prison. Notre société a besoin de changements structurels pour que puissent s'épanouir toutes les familles : congé parental, garantie

Pablo Picasso, *The Happy Family* (Le Retour du baptême, d'après Le Nain), 1917



des soins de santé, horaires de travail flexibles pour les parents, réforme de la répartition des populations, justice réparatrice.

Ces deux histoires, bien qu'associées à des camps opposés du fossé partisan, ne s'excluent pas l'une l'autre ; elles sont toutes deux, je crois,

**La famille biologique a évidemment une grande importance ; mais dans l'ordre de nos amours, elle ne devrait figurer qu'en deuxième place.**

en grande partie vraies. Mais toutes deux ont tendance à passer outre la nécessité de répondre à une question plus fondamentale : comment définir les familles et à quoi servent-elles ?

Une raison de ne pas croire que nous connaissons déjà la réponse est le mot *famille* lui-même. Comme les progressistes se plaisent à le souligner, sa signification est historiquement fluctuante (mais pas nécessairement de la manière dont nous, les modérés, préférierions la définir). Les mots anglais et français dérivent du latin *familia* – qui désignait toute une famille multi-générationnelle sous l'autorité d'un seul chef masculin, serviteurs et affranchis inclus. À l'origine, curieusement, elle ne renvoie pas du tout à la parenté, mais plutôt à *famulus*, « esclave domestique ».

Cette *familia* est donc presque antinomique de la famille nucléaire « traditionnelle » – un père, une mère et leurs enfants, vivant sous la forme d'une unité économiquement indépendante. C'est le modèle que les conservateurs sociaux ont souvent présupposé simplement en cherchant à promouvoir les valeurs familiales. Il en va de même de leurs homologues libéraux, qui (à l'exception de quelques théoriciens radicaux) ont généralement pris le modèle nucléaire

comme point de départ lorsqu'ils ont cherché à en étendre les avantages à d'autres, entre autres ménages « mixtes » ou couples homosexuels.

Pourtant, la *familia* romaine est plus proche de la conception biblique de la famille que la variante nucléaire. Dans l'Ancien Testament, le terme que les traductions récentes rendent par « famille » signifie littéralement « maison du père » : un ménage multigénérationnel, comprenant des enfants et des petits-enfants ainsi que des personnes à charge sans lien de parenté. (Contrairement au droit romain, l'Ancien Testament refuse au *pater familias* le pouvoir de vie et de mort sur les personnes à sa charge).

Bien qu'une discussion exhaustive du traitement de la famille par la Bible soit impossible ici, deux thèmes en ressortent. Premièrement, difficile de surestimer la place centrale que l'Écriture accorde à l'union d'un homme et d'une femme unis dans « une seule chair » en vue de la procréation. Cette union joue un rôle prépondérant dès les premières pages de la Bible ; elle constitue la base du commandement du Décalogue : « tu honoreras ton père et ta mère » ; et, dans les livres prophétiques, elle devient un symbole clé de la relation de Dieu avec Israël – symbole étendu dans le Nouveau Testament à la relation du Christ avec son épouse, l'Église.

Deuxièmement, la Bible aime les généalogies. Les nombreuses litanies dans l'Écriture qui déclinent les générations successives attestent que la famille ne concerne pas seulement les vivants : elle s'étend et remonte jusqu'aux ancêtres depuis longtemps disparus, et se poursuit jusqu'aux générations à naître. « Je ne sais pas qui était mon grand-père ; je suis bien plus préoccupé de savoir ce que sera son petit-fils », a fait remarquer Abraham Lincoln, rejetant l'idée que les lignées de sang soient



importantes. L'Écriture, en revanche, semble très soucieuse d'identifier votre grand-père. Ces deux thèmes scripturaires risquent de passer aux yeux de beaucoup non seulement pour conservateurs, mais même archaïques. À eux deux, ils martèlent ces axiomes : nous ne nous faisons pas nous-mêmes ; ce sont nos familles qui nous forgent. Nous ne sommes pas libres de choisir nos propres identités et loyautés ; ce sont nos familles qui nous les donnent.

Certains chrétiens pourraient souhaiter mettre de côté ces deux thèmes pour en faire des appendices historiques accessoires, comme l'interdiction du Lévitique de manger des crustacés. Cependant, ces deux thèmes apparaissent, de façon bien inopportune pour eux, dans le Nouveau Testament. Dans deux des récits évangéliques, la plus grande histoire jamais racontée commence par des tableaux généalogiques apparemment coupés-collés à partir d'une version du premier siècle d'*Ancestry.com*. Et à l'encontre toute tentation de rejeter l'histoire d'Adam et Ève comme un mythe ancien reflétant des normes sociales dépassées, Jésus la réaffirme, avec force et mot pour mot, dans ses paroles surprenantes qui interdisent le divorce. L'union à vie d'un homme et d'une femme, enseigne-t-il, est un lien unique sanctionné directement par Dieu : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ».

Jusqu'à présent, les valeurs familiales traditionnelles peuvent dormir tranquilles. Cependant, Jésus, après avoir réaffirmé la famille biologique, poursuit en refusant à la famille la première place. Bien qu'il ait déclaré le mariage divinement institué, il est resté célibataire, louant ceux qui « se sont fait eunuques pour le royaume des cieux ». Issu d'une lignée royale, il n'a lui-même pas eu d'héritier. En

contradiction apparente avec le Décalogue, il ordonne à ses disciples de « quitter père et mère et de venir me suivre ».

Il a ainsi redéfini les liens de parenté : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? ...Quiconque fait les volontés de mon Père qui est dans les cieux est mon frère, et ma sœur, et ma mère ». La famille biologique est évidemment très importante, mais dans la hiérarchie de nos amours, elle ne devrait figurer qu'en deuxième place. Nos obligations envers notre parenté restent valables, mais nous sommes maintenant appelés à les étendre à une nouvelle foule de frères et sœurs – famille composée de nombreuses ethnies et cultures, qui embrasse veuf, célibataire, étranger et inconnu(e). Comme l'ont montré les premiers chrétiens, cette prise en charge mutuelle doit aller au-delà de la simple fraternité spirituelle pour inclure un degré de partage économique qui fait que le socialisme actuel prend des allures de petite bière. Les valeurs familiales de type chrétien devraient faire dire à ceux qui regardent les disciples de Christ (selon les termes de Tertullien) : « Voyez comme ils s'aiment ».

Ce numéro de *La Charrue* vise à réfléchir sur la définition d'une famille, afin que les transformations nécessaires pour résoudre la crise de la famille partent d'une fondation solide, et non de la nostalgie d'une structure idéalisée ou d'une théorisation progressiste. Il cherche aussi à explorer à quoi servent les familles. Elles ne sont pas seulement bonnes en elles-mêmes (bien qu'elles le soient sans aucun doute aussi, notamment en tant qu'écoles où règne l'amour du prochain). Plus important encore, ce sont des symboles vivants qui pointent vers la plus vraie des familles : le royaume du Père de tous. ➤



ONE DOZEN  
SELECTED EGGS

# Plaidoyer pour avoir un enfant de plus

Pourquoi les familles nombreuses sauveront l'humanité

ROSS DOUTHAT

**P**OUR COMMENCER, les sièges auto pour enfants. Ces monuments s'encastrent dans les sièges arrière de n'importe quelle berline normale, comprimant de chaque côté le siège du milieu. Ces baquets sont construits comme le fauteuil du Capitaine de Star Trek, comme si James T Kirk s'inquiétait vraiment d'un coup du lapin en affrontant les tirs de barrage des Romuliens. Les scènes de vie d'une grande famille, au début de l'ère automobile, rassemblaient

trois ou quatre enfants joyeusement serrés sur la banquette arrière d'un tacot : inimaginable et illégal aujourd'hui. Presque chaque édition de la série *Cheaper by the Dozen* (Treize à la Douzaine), sortie en 1948, met en scène les enfants Gilbreth, entassés dans l'automobile familiale et en débordant comme les fleurs d'un vase. Aujourd'hui, les sièges auto pour enfants, obligatoires, prendraient plus de place que la voiture elle-même.

Richard Hall,  
*EIEIO*

---

*Ross Douthat est chroniqueur au New York Times et auteur de plusieurs livres, dont le plus récent est The Decadent Society: How We Became the Victims of Our Own Success (Société décadente : comment nous sommes devenus victimes de notre succès), Simon & Schuster, 2020.*

## L'avenir de notre société serait radicalement différent si les gens avaient simplement autant d'enfants qu'ils le souhaitent.



### Qu'est-ce qui les en empêche ?

Dans son livre *What to Expect When No One's Expecting* (Qu'attendre quand on n'attend plus d'enfants), publié en 2013, Jonathan V Last décrit « l'économie des sièges auto », et évoque le coût et le fardeau que représentent ces sièges, conçus pour des enfants de plus en plus âgés, ainsi que les sanctions imposées aux parents qui contreviennent à la réglementation. Il en fait un exemple parmi d'autres de ces innombrables « petites évolutions » qui conspirent à rendre les familles nombreuses de plus en plus rares. Certes, le coût des sièges auto n'est rien par rapport aux frais des études universitaires ou de la garde des enfants, ou encore aux attentes culturelles liées à une éducation à forte intensité parentale. Mais ils restent néanmoins un cas d'école en miniature, suggère M. Last, qui montre comment les règles et les normes de notre société se liguent contre la venue d'un enfant supplémentaire.

Sept ans plus tard, deux économistes se sont mis en tête de lui donner raison. Dans un document intitulé « Car Seats as Contraception » (les sièges auto : un puissant contraceptif), ils font valoir que les exigences en matière de sièges auto retardent et découragent l'arrivée d'un troisième enfant,

notamment parce que la plupart des sièges arrière d'une voiture ne peuvent pas accueillir trois enfants. Il est donc pratiquement impossible, en Amérique, d'avoir un troisième enfant – à moins de passer à la version 7 places. Certes, ces réglementations sauvent des vies – 57 décès d'enfants ont été évités en 2017, estiment les auteurs. Mais elles empêchent l'apparition d'un nombre bien plus important d'enfants : selon leurs calculs, les exigences en matière de sièges auto pour enfants ont entraîné une baisse de 8 000 naissances en 2017, et de 145 000 naissances depuis 1980.

Inutile de croire à la précision de ces chiffres pour y discerner la révélation d'une vérité importante. Notre société n'est pas franchement plus hostile aux enfants que les sociétés du joli temps passé : en effet, une fois qu'est né un enfant américain, il coulera une enfance dans des conditions de sécurité optimale, bien meilleures que dans les années 1980, sans parler du travail des enfants dans les exploitations agricoles ou les usines d'un passé pas si lointain. Toutefois, cette protection coexiste avec une hostilité tacite envers les enfants simplement potentiels – des enfants qui pourraient exister,

des enfants imaginés lorsqu'on demande aux gens quelle serait la taille idéale de leur famille, mais qui, pour toutes sortes de raisons, ne sont jamais conçus et ne naîtront jamais.

Il nous manque un cadre moral pour parler de ce problème. L'avenir de l'Amérique prendrait une tout autre tournure si plus d'Américains avaient tout simplement les 2,5 enfants qu'ils déclarent appeler de leurs vœux, au lieu des misérables 1,7 naissance qui sont notre lot en moyenne. Toujours est-il qu'évoquer une baisse de la natalité, et les conséquences de ces statistiques sur les programmes sociaux, la croissance économique ou l'harmonie sociale, donne une impression de froideur aseptisée, un glaçant jeu de chiffres. C'est passer à côté des questions plus profondes : Quel droit moral un enfant potentiel a-t-il sur notre société ? Que signifie laisser tomber quelqu'un qui n'existe pas encore ?

**CETTE QUESTION** m'évoque notre fille Rosemary, notre quatrième enfant, âgée de six mois au moment où j'écris. Nous n'étions pas sûrs de pouvoir nous permettre de l'avoir, ni même si c'était souhaitable. Je souffrais d'une maladie débilitante qui risque – pas officiellement, mais certainement de façon anecdotique – d'être héréditaire. Ma femme portait les cicatrices de plusieurs césariennes. Nous avons déménagé trois fois en cinq ans, en y laissant chaque fois des plumes. Bien plus que dans le cas de n'importe lequel de ses frères et sœurs, décider d'avoir Rosemary tenait d'un acte de foi.

Elle fut conçue pendant l'été 2019. Pendant l'hiver 2020, j'ai introduit la COVID-19 à la maison et dans ma famille, après une tournée de promotion d'un livre, et nos autres enfants ainsi que ma femme enceinte de sept mois l'ont contractée aussi. Rosemary est née au milieu de la première vague de la pandémie ; son anniversaire correspond exactement au pic de mortalité de fin avril dans notre État natal du Connecticut.

Après l'avoir ramenée de l'hôpital, en parfaite santé et pleine de joie, j'ai pensé à ce qui se serait passé si, par la facétie d'un trou noir, les nouvelles de 2020 étaient tombées en 2019. *Devinez ce qui se*

*serait passé ? Avant de concevoir un autre enfant, il convient de garder en tête la nouvelle pandémie de l'année prochaine ; l'économie en panne ; des émeutes et une vague de criminalité, et qu'on attrapera tous le virus : tous malades, votre épouse aussi, en pleine grossesse. Rosemary aurait-elle été conçue sous la menace d'une telle prescience ? Aurions-nous franchi le pas ?*

Bien sûr, maintenant qu'elle est là, elle nous est plus précieuse que la prune de nos yeux. Comment les défis de 2020, prophéties de terrifiantes perspectives, auraient-ils pu justifier de la priver d'exister ? Comment aurions-nous pu ne pas franchir le Rubicon, en nous imaginant voir bientôt ses bonnes petites joues, ses rires de bébé, et ses yeux... ses yeux, oh, si humains ?

**L'IDÉE QUE DES ROSEMARYS** en nombre insuffisant pourraient s'avérer problématique pour notre monde a mis du temps à s'imposer. Quand j'étais jeune, on s'accordait tous à penser que la baisse des taux de natalité constituait toujours un signe de progrès, que la surpopulation du tiers monde risquait de condamner le monde à la famine et que quiconque se souciait trop de la fécondité en occident passait inmanquablement pour un doux dingue.

Enfant, cette idée était parole d'évangile, un axiome de base : je me rappelle avoir demandé à mon père comment pouvait survivre la planète à la combinaison de la surpopulation et de la pollution. J'ai aussi très tôt pris conscience que le problème pouvait se trouver ailleurs. Lors de la présidence de Bill Clinton, on m'a confié un projet de tableau d'affichage scientifique sur les tendances démographiques à l'intention des écoles secondaires. J'ai consulté à la bibliothèque tous les ouvrages traitant de surpopulation - en clair, essentiellement les ouvrages de Paul Ehrlich, l'auteur alarmiste de *The Population Bomb*. Lorsque j'ai comparé leurs projections pour les années 1970 à ce qui se passait réellement, mon œil adolescent a remarqué deux choses : premièrement, aucune des catastrophes envisagées par Ehrlich ne s'étaient produites et, deuxièmement, dans le monde riche, la tendance

démographique ressemblait à une flèche pointant vers le bas, et qui filait de plus en plus bas.

Je n'ai pas été le premier à le remarquer : la dystopie prophétique d'une infertilité de masse annoncée par P.D. James, *The Children of Men* (Les enfants des hommes), est sortie cinq ans avant la révélation qui m'a frappé devant ce tableau d'affichage. Pourtant, jusqu'à l'âge adulte, la peur de la sous-population relevait davantage d'une bizarrerie de conservateurs attardés (désolé du pléonasme !). Lorsque Hollywood s'est attelé en 2006 à adapter le roman de James en 2006, le film s'est davantage concentré sur les actes de terrorisme et la cruauté

## **Le taux de natalité est indissociable de n'importe quel défi social ou économique qu'il vous faudra relever.**

envers les immigrants que sur l'horreur d'un monde sans enfants. Lorsque les pays d'Asie de l'Est, puis d'Europe de l'Est, ont commencé à envisager des politiques destinées à soutenir les taux de natalité, ils ont été pris pour des curiosités illibérales.

Ce n'est que lorsque le taux de natalité américain – longtemps considéré comme supérieur à la moyenne des nations développées – a commencé à redescendre après la Grande Récession que le sujet a suscité un réel intérêt. Mais même aujourd'hui, l'idée que le taux de natalité mérite autant d'attention que soins de santé, impôts, avortement ou brutalité policière, qu'il puisse même devenir l'un des problèmes les plus urgents de notre époque, ne fait toujours pas consensus.

Certes, on parvient à inciter les membres du Parti républicain à inclure une petite politique fiscale favorable à la famille dans une réforme fiscale plus large ; et les démocrates soutiennent les allocations familiales, mais surtout comme moyens de lutte contre la pauvreté. Par contre, soutenir que l'avenir des États-Unis dépend de notre capacité à hisser notre taux de natalité au-dessus du niveau de remplacement, comme l'a fait Matthew Yglesias dans son récent livre « Un milliard d'Américains », demeure

une excentrique curiosité aux yeux de nombre de gens : une idée intéressante, pourquoi pas, mais sans caractère d'urgence, et certainement pas le genre de sujet à faire l'objet d'un débat présidentiel.

**C**E QUI EST UN PEU FOU, si l'on prend le temps d'y réfléchir. S'inquiéter de savoir si une société se reproduit n'a rien d'une excentricité, c'est une question fondamentale. Le taux de natalité n'est pas seulement l'un des indicateurs d'une nébuleuse grandeur nationale ; il est indissociable de n'importe quel défi social ou économique qu'il vous faudra relever.

Comme les chercheurs en sciences sociales ont récemment commencé à le « découvrir », une société à faible taux de natalité connaîtra une croissance économique plus faible ; elle deviendra moins entreprenante, plus résistante à l'innovation, avec des institutions publiques et privées de plus en plus sclérosées. Elle deviendra même plus inégale, car les grandes fortunes se répartissent désormais entre des cohortes d'héritiers de plus en plus réduites.

Ce ne sont là que les effets immédiatement mesurables de la chute du nombre d'habitants. Ils ne prennent pas en compte d'autres effets probables : l'affaiblissement des liens sociaux dans un monde où frères et sœurs, oncles et cousins sont de moins en moins nombreux ; la fragilité d'une société où les liens intergénérationnels peuvent être rompus à la moindre querelle ou par la mort ; le malheur des jeunes dans une société qui s'avachit en direction d'une gérontocratie ; sans parler de l'isolement croissant des personnes âgées.

Les familles engendrent souvent des sentiments exacerbés ; elles deviennent parfois une prison et source d'épuisement. Mais elles fournissent des avantages que peu de solutions alternatives peuvent rêver d'égaliser. Aucun programme public n'aurait pu remplacer le réseau de parents qui a aidé mon grand-père à vivre chez lui sans dépendance jusqu'à sa mort – même si, je vous le concède, ses cinq enfants, ma mère, mes oncles et tantes, se sont souvent disputés avec lui et entre eux au fil des ans. Aucune salle de classe n'est susceptible d'éduquer à l'intimité avec d'autres êtres humains que des



enfants qui l'apprennent en grandissant ensemble – même si la vertu de la tolérance ne se manifeste pas toujours parfaitement dans leurs interactions.

*Oui, tu verras les enfants de tes enfants, et la paix régner sur Israël*, promet la bénédiction du Psalmiste. Une société à la natalité déclinante nous frustrer de la première bénédiction, et compromet la seconde à chaque jour qui passe.

**O**R, IDENTIFIER CES PROBLÈMES revient à se poser cette question : à qui exactement incombe la responsabilité de les résoudre ? Si système de santé et code des impôts sont évoqués lors des débats présidentiels, c'est notamment parce qu'ils impliquent tous deux des choix officiels sur notre manière de réglementer et de dépenser. Pourtant, le gouvernement ne peut pas (encore) sortir des bébés d'un chapeau et les décisions prises en matière de fertilité appartiennent à une sphère intime que nous soustrayons à juste titre à la coercition de l'État. Pires, les sociétés modernes ne savent même pas si elles peuvent demander aux gens d'avoir des enfants, puisque cela impliquerait qu'avoir des enfants relèverait d'un devoir moral.

Devoir assumé par la plupart des peuples dans l'histoire de l'humanité, mais pas le nôtre désormais : affranchis des exigences patriarcales ; libérés des systèmes économiques dans lesquels une paire de bras supplémentaires est automatiquement un atout ; fiers des opportunités dont jouissent chez nous les femmes ; trop laïcs pour accepter les exhortations du style « soyez féconds et multipliez » et conscients que nous sommes 8 milliards et plus, sur une terre dont l'environnement est, c'est un euphémisme, mis à rude épreuve.

Pourtant, même dans une société laïque, il n'est pas difficile de plaider pour l'obligation morale de procréer. On peut juste se la jouer utilitaire : la société doit rechercher le plus grand bien pour le plus grand nombre ; or il n'y a pas de bien aussi essentiel que l'existence ; donc, on doit organiser la société afin de maximiser, dans la limite du raisonnable, le nombre de personnes qui existent.

J'ai bien dit *dans la limite du raisonnable* parce que c'est ainsi que même les parents les plus adeptes des enfants ont tendance à penser. Il faut remonter assez loin dans les traditions religieuses pour trouver des fidèles qui ne prennent aucune disposition pour

Richard Hall, *J'ai perdu mes billes*

espacer leurs naissances, et mettent leur procréation exclusivement entre les mains de Dieu. Nous autres, qui incarnons ce qu'un journaliste du *Washington Post* a un jour qualifié de population à « fécondité suffisante », avons tendance à mettre en balance le nombre d'enfants souhaitables avec ce que nous percevons comme d'autres biens précieux : pas seulement la santé ou les exigences d'une quelconque vocation humanitaire, mais l'éducation, l'immobilier, l'ambition professionnelle. Et, bien sûr, le désir de retrouver un jour le sommeil.

Cette concession accordée à la « raisonabilité » en dit peut-être déjà trop long. En réponse à l'argument utilitaire en faveur d'un plus grand nombre d'enfants, il est bien connu que cela conduit à ce que le philosophe Derek Parfit appelle la « Répugnante Conclusion » : tant que nous considérons l'existence elle-même comme un atout utilitaire, la logique veut que pour toute population possible d'au moins 10 milliards de personnes, ayant toutes une qualité de vie très élevée, on peut imaginer la venue au monde d'une population beaucoup plus importante dont l'existence, toutes choses égales par ailleurs, serait meilleure même si ses membres ont une vie « qui vaut à peine la peine d'être vécue ».

On ne doit pas concéder la nature soi-disant répugnante de cette conclusion. En entendant l'expression « à peine digne d'être vécue », le croyant religieux qui considère que la souffrance est porteuse d'une

finalité morale potentielle réagira très différemment de l'utilitariste laïque typique. Un monde de 100 milliards de personnes soumises aux affres de leurs tribulations pourrait produire plus de saints ; un monde de 10 milliards de personnes jouissant de plaisirs hédoniques sans précédent risquerait d'encourir les foudres du jugement divin.

Pourtant, en présentant le choix d'avoir plus d'enfants comme devant être promu, mais uniquement *dans les limites de la raison*, n'adoptons-nous pas tacitement une version de la thèse de Parfit – dans le sens où, en ce qui nous concerne, nous posons qu'il existe une certaine taille de famille dont les tribulations éventuelles dépassent le privilège d'accéder à l'existence d'un être humain supplémentaire ? Ne sommes-nous pas, nous, les relativement fertiles, en train de minimiser nos obligations envers les enfants qui ne demandent qu'à naître ?

**L**ES CATÉGORIES MÉDIÉVALES peuvent peut-être nous aider. Sans doute pouvons-nous arguer que les sacrifices sans équivalent exigés des parents – et précisons qu'ils pèsent plus lourdement sur les épaules des femmes que des hommes – font du plaidoyer en faveur des enfants *un idéal de perfection*, un équivalent marital des vœux de chasteté, pauvreté et obéissance exigés des disciples de la vie consacrée. La famille qui s'ouvre sans réserve à toute vie nouvelle, en écartant non seulement la contraception, mais aussi à toute prudence dans l'espacement de leurs enfants, mène une vie de surrogation, c'est-à-dire qu'elle va plus loin que les exigences fondamentales de la loi morale. Elle mérite notre admiration, mais sans avoir à nous sentir coupables de notre incapacité à faire de même.

Une autre question est de savoir, selon cette théorie morale, combien d'enfants sont à considérer comme superérogatoires. La prudence en matière d'espacement des naissances fut inventée bien avant les années 1960, mais il est clair que les générations antérieures n'auraient jamais qualifié avoir quatre ou cinq enfants d'effort digne d'un héros, d'un saint et d'un doux dingue.

D'un autre côté, il ne faudrait pas non plus



surestimer le fossé entre passé et présent. Dans de nombreuses sociétés prémodernes, les gens se mariaient plus tard que le suggèrent les clichés historiques, et du fait des taux de mortalité infantile à l'époque, le nombre d'enfants que portait une femme était tragiquement supérieur à celui qu'il lui était donné d'élever. Élever cinq enfants jusqu'à l'âge adulte aurait été tout à fait normal dans la Nouvelle-Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, par exemple, mais en élever une douzaine à la manière des *Quiverfull* (un mouvement chrétien évangélique conservateur transversal) aurait été exceptionnel, même à cette époque.

Comme ma femme et moi avons évidemment espacé nos enfants, je suis conscient que la décision de n'avoir qu'un nombre « raisonnable » d'enfants peut être motivée par toutes sortes de considérations qui n'ont rien de saintes ni d'autojustifiées. Mais l'idée de raisonnabilité influence certainement la façon dont je pense convaincre *les autres*, mes voisins plus laïques en particulier, qu'il serait préférable d'avoir plus d'enfants. Je ne m'attends pas à ce que l'Amérique se remplisse soudainement de familles de dix enfants entassés dans des fourgonnettes. Au contraire, dans une société riche où le taux de natalité est en chute libre, l'objectif le plus plausible devrait consister à aider davantage de familles à avoir les enfants qu'elles affirment déjà désirer, c'est-à-dire non pas six, huit ou dix, mais un seul de plus – cet enfant qui a besoin d'un nouveau siège de voiture et peut-être d'un nouveau SUV, l'enfant qu'elles pensent pouvoir se permettre, l'enfant que vous pouvez être sûr qu'elles ne regretteront pas.

**A** LORS QU'EST-CE QUI nous interdit l'accès à ce monde béni par cet enfant supplémentaire ? Voici une réponse : trop de gens craignent que le scénario répugnant soit déjà d'actualité – que la surpopulation et le changement climatique nous annoncent rien qu'à eux deux un avenir de misère sans précédent.

« Je vous présente Allie, l'une des personnes de plus en plus nombreuses à ne pas vouloir d'enfants à cause du changement climatique », titre récemment une chronique radiophonique sur une chaîne

publique nationale. Miley Cyrus a récemment déclaré son intention de s'abstenir de procréer tant que personne ne règle la crise climatique : « Je refuse un tel héritage pour mon enfant ».

Mais je ne suis pas sûr de la croire. Je sais que des gens n'ont pas d'enfant parce qu'ils redoutent sincèrement l'impact écologique de la surpopulation. C'est à mes yeux une approche profondément erronée de la crise climatique – surtout parce que toute solution à long terme nécessitera exactement le genre d'ingéniosité humaine qu'une gérontocratie stagnante aura tendance à étouffer. Mais j'admets sa relative cohérence et une séduction altruiste incontestable.

Ceux que je trouve suspects sont ceux qui prétendent s'abstenir d'avoir des enfants *pour le bien de l'enfant*. Ils renversent ainsi l'argument de l'obligation morale d'avoir des enfants. Si l'humanité existe depuis si longtemps c'est bien parce que des gens ont eu des enfants dans des circonstances radicalement difficiles, en pleine famine, pendant la guerre et plongés dans une misère d'une magnitude à peine imaginable pour nos contemporains.

Rien dans la vie potentielle qui attend l'hypothétique fille de Miley Cyrus ne promet des difficultés comparables, et de loin, à ces plaies ancestrales. Et même si vous pensez que le changement climatique sera vraiment apocalyptique, il n'a rien de plus menaçant que la perspective de l'annihilation nucléaire, qui n'a en rien empêché le dernier grand baby-boom occidental.

Non : dans la plupart des cas, invoquer les inquiétudes climatiques ressemble plus à une excuse, un geste idéologique à la mode, qu'à une explication convaincante d'une médiocre fécondité. Il doit y avoir une cause plus profonde.

**L'objectif le plus plausible devrait consister à aider davantage de familles à avoir les enfants qu'elles affirment déjà désirer.**



Richard Hall, *La grande évasion*

**A**LORS NOMMONS en trois. Premièrement, l'échec du romantisme – patent non seulement vu le nombre actuel de ruptures et divorces ; mais aussi l'aliénation des sexes entre eux ; le déclin des étapes préliminaires qui conduisent aux enfants, non seulement celle du mariage, mais même un moindre intérêt pour les rapports sexuels. La combinaison de forces plus larges : l'économie postindustrielle ; la révolution sexuelle et la déformation des identités provoquée par Internet, créent un fossé toujours plus large entre les sexes.

Deuxièmement, la prospérité, et de deux façons. D'abord, parce qu'une société riche offre plus de plaisirs quotidiens difficiles à ignorer, comme l'exigerait la parentalité. (Rien ne m'a fait ressentir plus de compassion envers les voluptueux sans enfant d'une Europe décadente que les six premiers mois de soins

prodigués à nos premiers-nés). Deuxièmement, parce que la prospérité crée de nouvelles hiérarchies qui se concurrencent, de nouvelles normes à respecter pour cadrer avec la définition d'une « vie agréable », à laquelle les gens préoccupés par leur statut social se soumettent en retardant la parentalité et en ayant moins d'enfants.

Enfin, la sécularisation – en effet, même s'il est possible de trouver un argument utilitaire pour avoir des enfants, les plus anciennes exhortations de la Genèse semblent avoir l'effet le plus puissant. Les exceptions de masse aux faibles taux de natalité se retrouvent presque toujours parmi les religieux fervents, et les grandes baisses de fécondité aux États-Unis sont clairement corrélées avec la chute de l'identification religieuse.

La première de ces trois causes est la plus récente de l'histoire : l'aliénation des sexes est surtout un

phénomène postérieur aux années 1970. Auparavant, toutes les tendances allaient dans le sens contraire. (Il y avait plus de femmes américaines mariées dans les années 1950 que dans les années 1880.) Richesse et sécularisation, d'autre part, se rejoignent quand on remonte des siècles en arrière, et elles s'entremêlent de toutes sortes de façons compliquées.

Dans *How the West Really Lost God* (Comment l'Occident a vraiment perdu Dieu), et sa théorie provocatrice de la sécularisation, Mary Eberstadt soutient que c'est le déclin de la famille qui a conduit à la baisse de la religiosité plutôt que l'inverse. Par exemple, la laïcité de la « génération Y » pourrait trahir leur souffrance d'avoir grandi en enfants du divorce, affligés de réseaux de parenté plus faibles, conduisant à des liens plus faibles avec églises et autres formes de vie communautaire.

Mais je soupçonne qu'il est plus sage de voir l'ensemble du processus comme un ensemble de boucles de rétroaction : une société riche engendre des incitations à balayer d'un revers de main les avertissements de la foi. Elle oriente davantage sa culture vers des plaisirs matériels immédiats, qui rendent ses habitants moins enclins à avoir des enfants, ce qui affaiblit la courroie de transmission collective favorisant les traditions religieuses, et pousse la société toujours plus loin sur la voie du matérialisme individualiste... et à un certain moment vous finissez, eh bien, ici : une prospérité inégalée jointe à un déclin démographique apparemment irrésistible.

**A**LORS, COMMENT y résister ? Une réponse tient au genre de vision raisonnable déjà évoquée – mettre la pression pour revenir au niveau de fertilité de remplacement, et permettre aux familles en difficulté d'avoir un enfant supplémentaire. L'espoir serait que les économistes de siège auto pour enfant aient raison, et qu'en rendant simplement la famille plus abordable financièrement – en réduisant le coût de la garde d'enfants ou d'un parent restant à la maison ; en abaissant les frais de scolarité, en réduisant le coût de l'achat d'une maison, etc., il est possible de modifier à la fois les

motivations immédiates et les attentes culturelles liées à la naissance d'un enfant.

Plus il apparaîtra abordable d'avoir un troisième ou un quatrième enfant, selon cette théorie optimiste, plus cela détendra la culture dans son ensemble – en couvrant moins d'opprobre la fécondité des pauvres, en épargnant aux familles nombreuses de la classe moyenne supérieure tous ces regards inquisiteurs et en accordant beaucoup plus d'indulgence aux parents qui remorquent leur couvée sur des vols transatlantiques.

Plus sera volontariste votre soutien aux familles, plus les enfants apparaîtront comme un hommage à l'éducation et comme une chance plutôt qu'une menace. Et plus vous prendrez au sérieux l'objectif politique de fonder des familles plus nombreuses, plus vous transcenderez certaines guerres culturelles stériles pour évoluer vers un monde où plus de mères travailleront à temps partiel ou resteront à la maison

pendant les premières années de leurs enfants et plus de pères prendront au sérieux leur rôle paternel, celui qui a rendu possible non seulement la carrière de Ruth Bader Ginsburg, mais aussi celle d'Amy Coney Barrett.

Cette vision me donne envie d'espérer, en partie parce que je fais des allers-retours entre les mondes laïc et catholique – contextes où nous sommes soit pris pour une famille surdimensionnée, soit pour des poules mouillées inférieures à la moyenne. Et jusqu'à présent, je n'ai pas été frappé chez les laïcs par tous ces soi-disant jugements et cette hostilité dont font

**Et même si vous pensez que le changement climatique sera vraiment apocalyptique, il n'a rien de plus menaçant que la perspective de l'annihilation nucléaire, qui n'a en rien empêché le dernier grand baby-boom occidental.**

état certains parents de familles nombreuses. Au lieu de cela, je constate plutôt une certaine admiration bienveillante, doublée, de la part des personnes plus âgées que nous, d'un léger regret : *si seulement vous en aviez eu trois plutôt que deux.*

Entre-temps, tant dans les étranges sphères des mamies blogueuses et des influenceurs d'Instagram en passant par les Duggars (série sur la chaîne TLC), notre culture pop manifeste au moins autant de

## Pour le pécheur moyen, vivre avec des enfants remplit au moins certaines des conditions préalables à la croissance vers la sanctification.

fascination pour les familles nombreuses que de crainte en ce qui concerne la surpopulation. Cette fascination est peut-être en soi un symptôme de mauvaise santé, un voyeurisme bizarre sur quelque chose qui devrait être tout naturel. Mais c'est au moins un hommage rendu par la stérilité à la fécondité,

et une indication parmi d'autres que beaucoup de gens auraient plus d'enfants en des circonstances légèrement différentes : si les pressions économiques changeaient et si se modifiaient dans la foulée les attentes culturelles.

**C'**EST DU MOINS ce que je veux croire qu'il arrivera. Je me surprends cependant parfois (à des moments de grande fatigue à la fin d'une double journée au bureau et à la maison) à craindre que, pour induire plus de gens à s'engager dans ce genre de vie, il faille bien plus qu'un discours sur le bonheur d'« être parent de plus de deux enfants : c'est plus faisable qu'on le croit ! » Il faudrait que notre société devienne radicalement différente, qu'on lui ordonne de se sacrifier plutôt que consommer, et d'aspirer à l'éternité plutôt qu'aux vestiges du rêve américain. Une simple transformation à la marge n'y suffira pas – cela nécessitera probablement une révolution sociétale quasi-religieuse, fondamentale en tout cas.

L'expérience d'autres pays démontre certainement

les faiblesses possibles des ajustements politiques et des coups de pouce culturels. Certes, on n'a encore jamais vu une société riche reconnaître pleinement ses devoirs envers ces inconnus encore à naître, mais de nombreux pays, européens et asiatiques, en font beaucoup plus que les États-Unis pour soutenir la parentalité. Certes, leurs résultats ne sont pas très convaincants : à la marge, la politique peut encourager les naissances, mais cela signifie généralement passer seulement de 1,4 enfant par femme à 1,55, ou 1,7, au mieux à 1,8 – gains fragiles et facilement anéantis tant par des événements exceptionnels (comme la Grande Dépression ou la crise du coronavirus) que par des tendances plus puissantes : le recul permanent du mariage et de l'intimité.

Il est donc peut-être nécessaire d'opérer un bouleversement culturel plus radical de nos priorités, même pour atteindre l'objectif aussi modeste qu'un taux de fécondité qui correspond à nos désirs déclarés. Ce changement pourrait en outre éviter le préalable (même si c'est l'un des ingrédients indispensables) d'un sentiment renouvelé d'obligation envers les générations à venir. Il faudrait sans doute commencer par définir ce que nous, les vivants, voulons et recherchons pour nous-mêmes.

**L'**ÉCONOMISTE LIBERTAIRE Bryan Caplan a écrit un livre intitulé *Selfish Reasons to Have More Kids* (Raisons égoïstes d'avoir plus d'enfants), qui relève surtout d'arguments de vente : il s'agit d'une liste des raisons pour lesquelles avoir une grande famille est plus compatible qu'on le croit avec les idées de cette fin de la modernité.

La raison la plus profonde d'avoir plus d'enfants, en fait, est égocentrique, mais d'une manière radicalement différente : si vous ne vous sentez pas taillé pour l'héroïsme spirituel, si vous n'êtes ni chaste ni pauvre ni particulièrement obéissant, si vous n'êtes pas prêt à l'abnégation d'une Mère Teresa – eh bien, alors avoir un tas d'enfants est le choix de vie le plus susceptible de vous pousser vers la kénose : la vidange de l'ego, l'expérience de ce que signifie vivre entièrement pour quelqu'un d'autre que soi-même.

Il faut bien reconnaître que cela peut flatter l'égoïsme de ceux qui font de leurs enfants des idoles



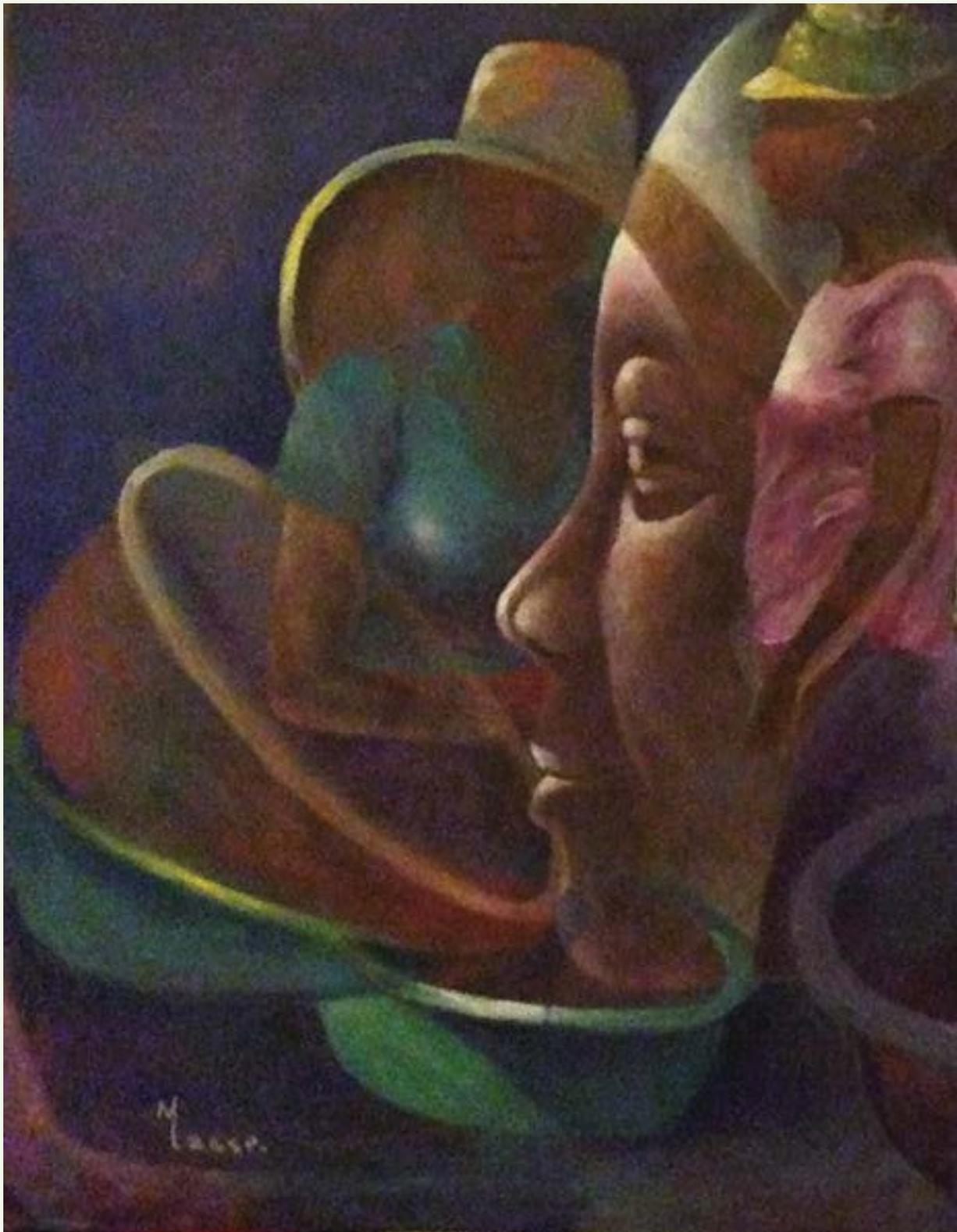
ou qui pratiquent un égoïsme impitoyable envers quiconque hors du cercle très exclusif de leur foyer modèle. Si Jésus nous a appelés à faire passer au second plan pères et frères, c'est pour une bonne raison : devenir un François d'Assise démontre encore plus de sainteté que d'assumer son rôle de père.

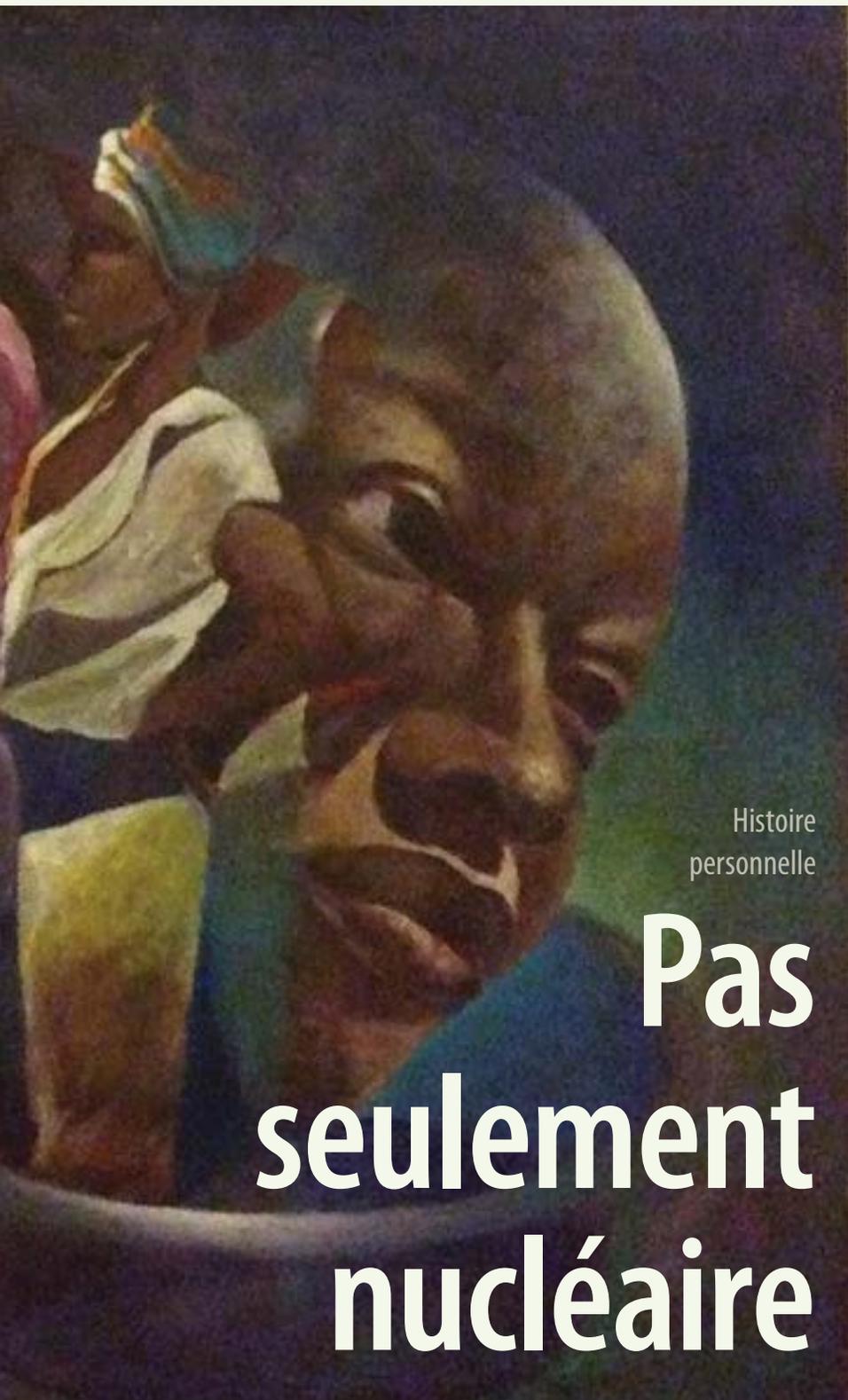
Pour le pécheur moyen, pour moi et peut-être pour vous, vivre avec des enfants remplit au moins certaines des conditions préalables à la croissance vers la sanctification, même si reste entier le risque de sombrer dans le narcissisme tribal. Si je n'avais pas d'enfants, il y a 5 % de chances que je me lancerais dans une entreprise plus radicale pour parvenir à la sainteté ; il y a 95 % de chances que je sois qu'un pécheur plus endurci, quelqu'un de plus égoïste, parce qu'aucun morveux pleurnichard de neuf ans

n'était là pour me forcer à vouer ma vie à son service plutôt qu'au mien.

Néanmoins, le concept de parentalité comme kénose forcée n'a rien à voir avec « avoir plus d'enfants c'est bien, c'est tendance et digne d'un bon citoyen américain ». La famille nombreuse comme discipline spirituelle, les enfants comme boulet de canon susceptibles de défoncer la porte du paradis – si c'est là la vision du monde requise pour rendre à notre société sa capacité à recommencer à se reproduire, alors plutôt qu'attendre pour nous décider d'obtenir crédits d'impôt pour charge d'enfants, meilleur équilibre entre vie professionnelle et privée ou des lois plus clémentes sur les baquets auto, nous devons œuvrer à la conversion radicale de nos cœurs modernes, si endurcis. ➤

Richard  
Hall,  
*Passage  
canards*





Histoire  
personnelle

# Pas seulement nucléaire

Une famille  
comprend les  
aînés enterrés  
depuis long-  
temps et les  
générations  
encore à naître.

**Edwidge  
Danticat**



*Ci-dessus : l'auteur en 1973. Il avait 4 ans. Il est ici avec son oncle et sa tante, qui l'ont élevé*

**P**ARFOIS, JE PENSE que ma mère et mon père m'élèvent à distance depuis leur tombe. Il y a quelques semaines, j'ai rêvé que je pouvais une voiture familiale pour atteindre le sommet d'une colline escarpée, et ma mère et mon père poussaient eux aussi de chaque côté de la voiture. Dans mon rêve, mes deux parents ont l'âge de l'année de leur mort : mon père a 69 ans et ma mère 84. Nous peinions aussi dur que Sisyphe, et quand la voiture arriva au sommet, nous nous sommes réjouis tous les trois à contempler la vue magnifique d'une belle prairie verdoyante en contrebas.

La date du sixième anniversaire de la mort de ma mère approchait ; je m'étais souvent retrouvé à la pleurer en rêve. Mais cette variante du mythe de Sisyphe était inédite. Si Sisyphe, le méprisable roi de Corinthe, avait trompé la mort à deux reprises, il s'avéra qu'il ne réussit pas à tromper la vie. Son châtement pour tous ses meurtres et pour avoir provoqué la colère des dieux fut d'être condamné, jour après jour, à pousser un rocher jusqu'en haut d'une colline, pour ensuite le voir constamment débarouler.

Le lendemain de ce rêve, mon oncle de 78 ans, frère cadet de mon père, est sorti de chez lui très tôt le matin, seul et en pleine confusion. Un voisin l'a

aperçu et il a alerté ma cousine, sa fille. Soudain – peut-être pas si soudainement que ça – il revivait, semblait-il, la même journée, encore et encore. Le passé et le présent de mon oncle semblaient avoir fusionné. L'avenir était flou, voire même complètement effacé. Un pan entier de l'histoire de notre famille, dont lui seul était le dépositaire n'était plus disponible, ni pour lui ni pour nous.

J'ai grandi au sein d'une famille haïtienne multi-générationnelle, et il ne m'est donc jamais venu à l'esprit de l'appeler une famille « nucléaire ». Malgré toutes les autres significations du terme, qu'il s'agisse des atomes ou de la production d'énergie, ou même de la guerre – appliqué aux familles, il me semblait étriqué. Mes parents et mon oncle étaient d'accord. Les familles, pensaient-ils, se développent comme l'ondoiement de l'eau à la surface d'un étang. De plus, la migration vous oblige à refaire votre famille et à vous recréer vous-même. La famille n'est pas seulement composée de vos parents vivants. Ce sont vos aînés enterrés depuis longtemps et les générations encore à naître, dont les histoires jettent des ponts entre elles et dont les rêves offrent des portes qui ne demandent qu'à s'ouvrir.

L'idée que mes parents communiquent avec moi du lieu si loin où ils demeurent n'a rien de nouveau pour moi. Lorsque ma mère et mon père ont quitté Haïti pour les États-Unis dans les années 1970, autant pour échapper à une dictature brutale que pour raison économique, ils nous ont laissés, mon jeune frère et moi, aux soins d'un autre oncle et de sa femme. De l'âge de quatre à douze ans, mes parents et moi avons communiqué par lettres, par un appel téléphonique hebdomadaire et par des cassettes transportées par des amis et des connaissances entre Brooklyn (New York) et Port-au-Prince. Je faisais partie de la demi-douzaine d'enfants dont ma tante et mon oncle s'occupaient pendant que nos parents travaillaient dans d'autres pays. C'est ce que la famille était censée faire, aider à réaliser des choses impossibles à un homme seul, y

*Pages en regard précédentes : Massé Mansour, Sans titre, acrylique, 2017*

---

*Edwidge Danticat est l'auteur de nombreux livres, dont le plus récent, Everything Inside: Stories (Tout à l'intérieur : histoires, Knopf, 2019).*



compris élever ses enfants. C'est ce que font encore de nombreuses familles : pendant que mères et pères sont incarcérés, ou retenus en centres de détention pour immigrés, ou qu'ils luttent contre les opiacés ou d'autres dépendances, les membres de la famille comblent le vide.

La famille, comme le disait mon oncle, désormais incapable de s'exprimer, c'est ce qui reste quand tous les autres sont partis. C'est celui qui fait le ménage à la fin de la fête ou du repas funéraire. C'est cette personne dont un signe de tête pourrait vous reconforter plus que mille mots entendus d'un autre. Les membres de la famille partagent et portent vos souvenirs avec vous.

Je ressens un sentiment de perte incommensurable quand je pense à la façon dont les membres de la famille disparaissent de l'esprit de mon oncle. Jour après jour, il lui reste de moins en moins de visages sur lesquels projeter les souvenirs de toute une vie. Je ne cesse de me demander s'il rêve, ce qui peuple ses rêves. Ses propres parents ? Ses frères et sœurs décédés ? La maison de son enfance, perdue dans les montagnes du sud d'Haïti ? Ses

années passées comme ouvrier, chauffeur de taxi et propriétaire d'une station-service à New York ? Ses cinq fils et filles ? Les versets de la Bible qu'il avait récités toute sa vie ? Ses dernières années où il s'était imaginé grand-père, fier d'une grande couvée de petits-enfants, peut-être même d'arrière-petits-enfants, qui le couvraient de bisous ?

Ses rêves sont peut-être très réels pour lui, comme des films dont il est le réalisateur, mais il a probablement aussi été assailli par hallucinations et terreurs nocturnes. Comme beaucoup de patients atteints de démence, il souffre peut-être aussi du blues du crépuscule, de cette agitation qui s'empare parfois de nous le soir, lorsque des ombres familières prennent des allures fantasmagoriques. Se pourrait-il qu'il souffre aussi de confusion au lever du soleil, poussé par des rêves à sortir dans la rue à l'aube ? Toutefois, parler de « coucher de soleil » et de « lever de soleil » serait lui conférer beaucoup plus de pouvoir qu'il semble en avoir ; il n'a pas celui de Phaéton, lui qui traînait le soleil derrière lui dans le ciel.

Lorsque mes parents sont morts – mon père d'une fibrose pulmonaire et ma mère d'un cancer

Massé Mansour,  
*incertitudes*,  
acrylique,  
2017



Massé Mansour, *Désir maternel*, acrylique, 2018

des ovaires – c'est leur corps qui les a abandonnés. Pendant leurs derniers jours, ils ont tous deux été capables de communiquer et de se libérer de ce qu'ils avaient sur le cœur, comme ils aimaient le dire. Ma mère appelait un proche pour régler un différend, s'expliquer ou s'excuser. Mon père se remémorait sa vie ou prodiguait des conseils, en racontant de longues histoires dont il espérait que mes frères et moi ferions notre miel ; des enseignements à se transmettre au fil des générations.

L'une des histoires de mon père tournait autour du jour où il décida de quitter son pays. Quand mon père était jeune homme en Haïti, il travaillait dans un magasin de chaussures souvent fréquenté par les sbires de la dictature. Ces paramilitaires, les *tontons macoutes*, débarquaient dans le magasin, s'emparaient des meilleures chaussures sur l'étagère et repartaient, sous les yeux impuissants de mon père et de son patron. Mon père se faisait un nœud à l'estomac chaque fois qu'un de ces hommes entrait dans le magasin, craignant qu'un jour il ne se sente obligé de résister et de se faire abattre. C'est alors qu'il a décidé qu'il devait non seulement quitter son travail au magasin de chaussures, mais aussi quitter Haïti, afin que sa famille puisse avoir une vie plus stable et plus paisible.

L'une des histoires de ma mère portait sur ses regrets. Elle dut nous laisser en Haïti, mon jeune frère et moi, et de ce jour elle se sentit constamment coupable d'être devenue une mère indigne : n'avait-elle pas abandonné ses enfants ? Après quelque temps, cependant, elle finit par sentir qu'elle nous maternait de loin. Chaque fois qu'elle mangeait, me disait-elle, elle se demandait si nous mangions. Chaque fois qu'elle s'apprêtait à aller se coucher, elle se demandait où et comment nous allions dormir. Elle ponctuait ses journées avec les actions quotidiennes qu'elle nous imaginait en train de faire, en les synchronisant autant que possible sur les siennes. La seule chose qui l'a soutenue tout au long de ces huit années où nous fûmes privés les uns des autres ce fut son rêve d'être un jour tous réunis. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle et mon père se sont chacun échinés parfois à tenir deux emplois à la fois : ils voulaient rendre notre vie ainsi que celle de nos



deux frères nés aux États-Unis beaucoup plus facile que la leur.

Mon oncle ne se souvient peut-être plus de ses débuts difficiles. Il ne se souvient peut-être plus de sa peur de la neige, ni de toutes ces chutes quand son pied glissait sur la glace noire. Il ne se souvient peut-être plus complètement des naissances de ses enfants ou de la mort de sa femme.

Les héritages familiaux, disait mon père, ne sont pas seulement des traditions et des valeurs transmises de génération en génération. Ils concernent également les initiatives que nous prenons ou choisissons de ne pas prendre. Dans le village de montagne où naquirent mon oncle et mon père, un seul acte pouvait marquer ou entacher la réputation de votre famille pendant des générations, vous plaçant dans une hiérarchie qui, si elle n'est imposée que par commérages ou honte, pouvait en tout cas décider du sort de sa progéniture. Je ne suis pas sûr que cela soit encore vrai, mais mon père a conservé cette notion jusqu'à sa mort, en partie parce qu'elle lui avait été enseignée par son père, qui l'avait lui-même apprise du sien. C'est pourquoi ils durent quitter le village ancestral et « se rendre à la capitale », disait mon père. Bien que ni lui ni ses frères et sœurs n'aient commis d'actes honteux, ils avaient envie de repartir à zéro dans un nouvel

L'auteur, âgé de huit ans, avec son frère et son cousin

**Les héritages familiaux, disait mon père, concernent les actions que nous prenons ou choisissons de ne pas prendre. Les héritages familiaux ne concernent pas seulement les traditions transmises de génération en génération...**

endroit où le fardeau générationnel pesait moins lourd. Ils voyaient leur nouveau départ comme un redémarrage, sans rien effacer du passé cependant.

Notre famille a essuyé de nombreuses pertes en tout genre. Mais elle en est venue à vivre ses

moments les plus douloureux comme autant d'occasions de rendre grâce et de faire son deuil. Voici l'un de mes souvenirs les plus déchirants avec mon oncle : je l'ai vu peu après le décès de sa femme, morte en couches à la naissance de sa plus jeune fille. Il en avait le cœur brisé, mais semblait aussi soulagé de voir que cette tragédie le bénissait en même temps d'une belle petite fille.

Quand il fut enfin autorisé à ramener sa fille à la maison, mes parents et moi sommes allés leur rendre visite. Ma petite cousine était recroquevillée dans son berceau, suçant intensément son index et son majeur comme si elle tétait. Mes parents et moi l'avons regardée avec étonnement. Elle avait l'air si fragile que nous avions peur de la prendre dans nos bras.

Mon oncle m'a dit : « Prends-la », comme s'il avait lu dans mes pensées. « Elle ne va pas se casser. Elle a la vie en elle ».

Il m'a dit cela en créole haïtien : « *Li gen la vi nan li* », et ses paroles avait aussi un sens spirituel. *Il y a*

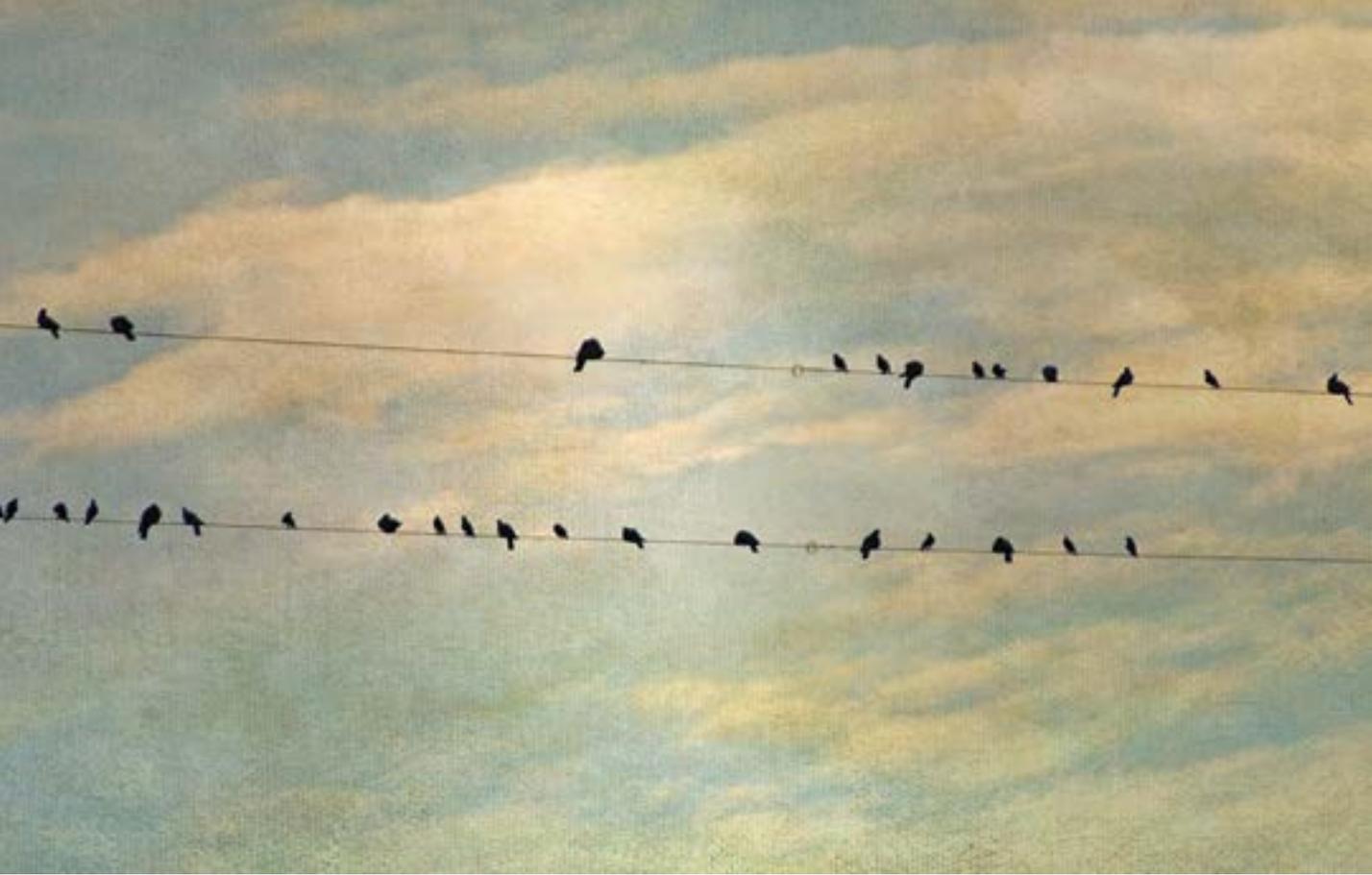
*de la vie en elle*, et gardons-nous de la prendre à la légère, comme acquise et toute naturelle. Mon oncle aurait aussi pu dire : « Elle a fait un long chemin pour être ici. Elle revient de très loin et elle a réussi à nous rejoindre ».

J'ai pris ma petite cousine dans mes bras et l'ai serrée contre moi. Elle ne cessait de papillonner des yeux, à sourire ou rire à gorge déployée. Mon oncle avait raison. Il y avait beaucoup de vie, et d'esprit, en elle. Elle s'était trouvée à ce carrefour intangible où elle est entrée dans ce monde alors que sa mère en sortait brusquement. Elle portait à la fois une abondance de joie et aussi de douleur.

Les femmes qui meurent en couches sont appelées des guerrières mortes au combat. On pense également qu'en fin de journée ces femmes voyagent avec le soleil, en se reposant au coucher du soleil. Le lever du soleil de ma petite cousine était rempli d'histoires de batailles et de triomphes. Bien que sa présence suggère aussi une absence, elle représentait autant ce que nous avons gagné que ce que nous avons perdu. Et mon oncle avait été là pour assister à tout cela.

Ce sort-là, en tenant sa fille dans ses bras, mon oncle nous a dit qu'il avait l'impression d'être entré dans les mâchoires de l'enfer et qu'il l'en avait arrachée. Et il se déclarait également prêt à recommencer autant de fois que nécessaire.

C'est peut-être ce que mes parents essayaient de me dire dans ce rêve, la nuit avant que mon oncle ne sorte de sa maison ce matin-là, à l'aube. Mes parents me rappelaient peut-être eux aussi, comme mon oncle, qu'ils seraient toujours avec moi, même quand corps et esprits sont passés en un lieu hors de notre portée. De nos jours, je n'ai d'autre choix que de m'accrocher de toutes mes forces à tous ces bien-aimés. Après tout, c'est bien à cela que servent les familles. ➤



# Les célibataires, seuls sur leur banc

*Ce dont ont besoin les célibataires dans l'Église*

**GINA DALFONZO**

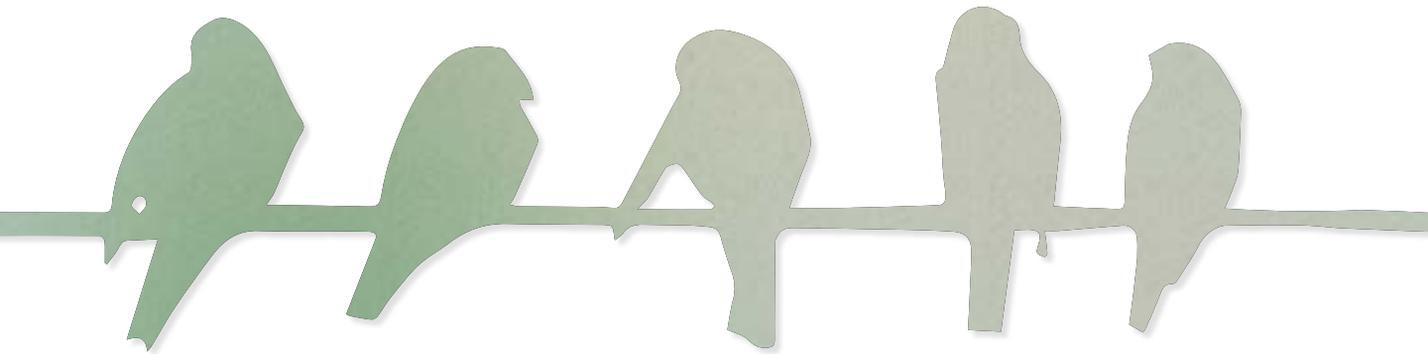
**M**A FÊTE PRÉFÉRÉE, c'est Pâques. Mais aller à l'église à Pâques, c'est ce que j'aime le moins. On pourrait croire que j'aime Pâques seulement pour les lapins en chocolat, mais ce n'est pas le cas. J'aime la signification religieuse de cette fête – le tombeau vide, les anges, les apparitions du Christ ressuscité – tout cela.

J'apprécie moins par contre de rester toute seule dans une église le matin de Pâques. Pour de bonnes

raisons, cela s'est déjà produit plusieurs fois. Je m'efforce de m'extraire de mon tour de présence à la crèche pour pouvoir participer au culte censé être le plus joyeux de l'année, mais je tombe brusquement de mon petit nuage lorsque je découvre que les amies auprès desquelles je m'assois d'habitude n'ont pas pu venir. Les vacances leur valent le plus souvent un surcroît de travail, de stress et de chaos, et il n'est pas vraiment surprenant que nombre d'entre

---

*Gina Dalfonzo est l'auteure de One by One : Welcome the Singles in Your Church (Un après l'autre, accueillez les célibataires dans l'église, Baker, 2017) et Dorothy and Jack : The Transforming Friendship (Dorothy et Jack : l'amitié qui transforme) de Dorothy L Sayers and CS Lewis (Baker, 2020). Elle est aussi l'éditrice de The Gospel in Dickens : Selections from His Works (L'Évangile chez Dickens, œuvres choisies (Plough, 2020).*



elles finissent par devoir rester à la maison pour s'en occuper. Mais c'est douloureux. J'ai même pensé sérieusement reprendre mon service à la crèche les années à venir, pour au moins me rendre utile.

Mes expériences de Pâques résument ce que tant de célibataires vivent à l'église, non seulement les jours fériés, mais aussi dimanche après dimanche. Il y a bien sûr moyen de contourner ce problème. On peut s'acharner à envoyer des SMS à nos amis jusqu'à en trouver un qui sera là et pourra s'asseoir avec nous. On peut venir à l'église et demander à une famille de nous laisser les rejoindre.

Le plus dur, le pincement au cœur qui ne disparaît jamais, c'est que nous devons faire constamment énormément d'efforts pour obtenir la plus élémentaire compagnie. Plutôt qu'affronter le dimanche avec le réconfort de savoir qu'on aura près de soi un conjoint, un enfant, nous devons intentionnellement nous mettre en quête d'une présence de ce genre, encore, et encore, et encore.

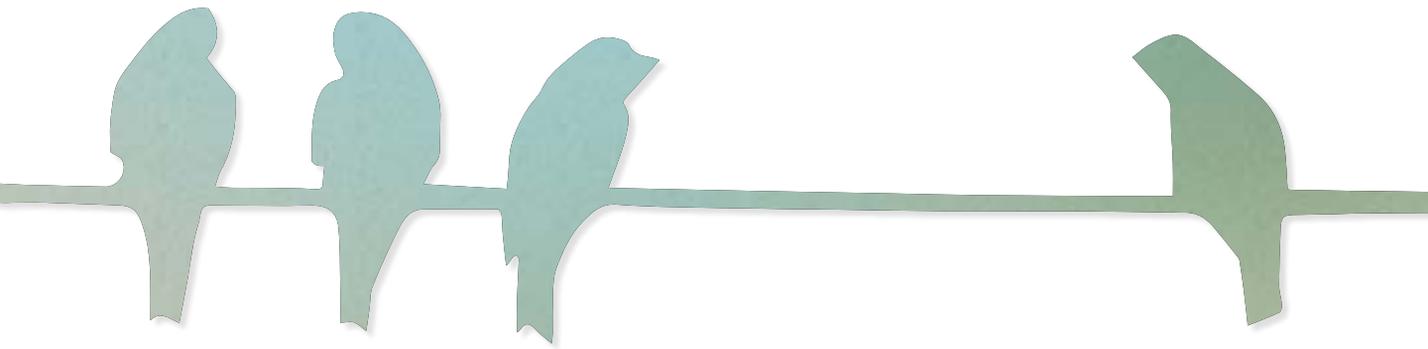
« L'intentionnalité » : c'est l'un de ces termes qu'orateurs et écrivains chrétiens reprennent ad nauseam, au point d'en faire un cliché. Or, ce n'est pas pour rien que les clichés deviennent des clichés. L'intentionnalité est un concept que nous, chrétiens, devons sérieusement appliquer au quotidien. Nous sommes le corps du Christ : il nous appartient donc de forger des liens qui débordent notre propre famille et même notre communauté – de prendre pour frères et sœurs des personnes qui nous sont totalement étrangères et souvent très différentes de nous. Cela demande toute l'intentionnalité que nous pouvons déployer. Cela ne se fait pas naturellement ni rapidement ; c'est au prix d'une série d'actes

délibérés, et c'est un 'contrat' à durée indéterminée.

Les chrétiens célibataires, en particulier, connaissent l'importance de ces efforts, parce qu'ils ont payé cher pour le savoir. En dehors de notre famille d'origine, dont nous sommes souvent éloignés, manquent cruellement les liens naturels que partagent conjoints et enfants assis sur les bancs d'à côté. Pour nous, l'intentionnalité est un mode de vie.

C'est ce que j'ai pris en pleine figure récemment, lorsque j'ai mis mon testament à jour. Lorsqu'on n'a ni conjoint ni enfants à qui tout léguer, cela demande un tout autre niveau d'intentionnalité. J'ai passé des semaines à réfléchir au sort de mes biens les plus précieux. Ce n'était pas, je l'espère, par excès de matérialisme. C'est parce que ces objets, investis d'un sens profond pour moi, ne deviendront pas des objets de famille, comme je l'aurais souhaité. Impossible de les transmettre aux générations suivantes, du moins pas à une descendance directe. J'ai bien mes parents et ma sœur, mais c'est une curieuse transmission : vers les ascendants ou horizontalement. J'aurais pu tout léguer à des œuvres de charité, mais quelque chose en moi ne pouvait supporter l'idée que mes affaires se retrouvent chez des gens qui ne se souviendraient pas de moi quand ils porteraient mes vêtements, liraient mes livres ou regarderaient mes objets. Sentiment égocentrique, très probablement, mais je ne pouvais m'en défaire.

J'en parle parce que c'est une illustration du travail et de la créativité supplémentaires que célibataires et couples sans enfants doivent investir dans tous ces rituels de la vie quotidienne, si naturels et faciles pour la majorité. Pour tisser et entretenir des liens avec les familles, on doit fournir plus



d'efforts que les autres et redoubler de souplesse. Cela implique élégamment d'apprendre à se mettre en retrait lorsque nos amis se marient, ont des enfants, et nous laissent nous éloigner de leur vie quotidienne – tout en restant disponibles bien sûr, dans l'éventualité qu'ils nous fassent de nouveau signe. Cela signifie qu'en leur compagnie, nous devons nous couler dans leurs schémas de vie et leurs centres d'intérêt, tenir compte des nombreuses exigences non négociables qui pèsent sur leur temps et leur énergie, tout en sachant que les nôtres, pour l'instant, doivent passer au second plan.

Cela fait partie du processus pour tisser des liens. Pas facile, mais indispensable. De plus, je l'admets, c'est une bonne formation à l'altruisme que chaque chrétien est censé cultiver.

Le rôle de nos amis mariés est de trouver un moyen de continuer à nous trouver une petite place dans leur vie trépidante, et ce n'est pas facile non plus. Comme nous le rappelle Paul, « celle qui est mariée, qu'elle se soucie des choses du monde, de la façon dont elle peut plaire à son mari ». Et aussi de comment plaire à ses enfants, aurait-il pu ajouter. Conjoints et parents pratiquent constamment des formes particulières d'altruisme, nécessairement, et ils n'ont souvent pas grand-chose à offrir hors les frontières de leur famille.

Des deux côtés – célibataires et couples mariés – nous assumons la tâche ardue de créer une relation familiale fondée non seulement sur besoins, exigences et liens naturels de la famille actuelle, tout en répondant aussi à l'appel du Christ à être membres de son corps, des compagnons qui s'entraident et comptent les uns sur les autres.

Les spécialistes du Nouveau Testament ont remarqué que, pour faire comprendre la relation entre chrétiens, Paul prend souvent l'analogie des relations d'une fratrie. À une époque où l'espérance de vie était courte et où de nombreux enfants perdaient très tôt leurs parents, la fratrie était extrêmement importante. Dans ce monde-là, on attendait des frères et sœurs qu'ils s'occupent les uns des autres, qu'ils se défendent, se respectent et subviennent à leurs besoins.

C'est ce genre de relation que Paul avait à l'esprit lorsqu'il assimilait les hommes de son Église à ses frères, et les femmes à ses sœurs. N'y voir aucune légèreté ni désinvolture. C'était au contraire l'analogie la plus puissante qu'il ait trouvée. Les chrétiens devraient être soudés par ce lien-là, car c'est le plus fort qui existe, disait-il. C'est la relation à laquelle le Christ nous appelle.

Je suis sûr que Jésus savait toute la difficulté de cette tâche lorsqu'il nous l'a confiée, mais il nous l'a confiée quand même. Pourquoi ? Parce qu'il voulait donner au monde un exemple de communauté authentique, pour montrer qu'en Christ nos liens naturels sont transcendés et recréés. Des liens capables d'inclure et de nourrir les isolés, nécessaires et marginaux. En lui, on forme une famille qui est plus qu'une famille.

Le problème étant que, pour parvenir à présenter cette image au monde, encore faut-il faire le travail.

**Nous avons  
besoin des  
frères et sœurs  
spirituels que  
Dieu a prévus  
quand il a établi  
son Église.**

**Nous avons  
besoin des  
frères et sœurs  
spirituels que  
Dieu a prévus  
quand il a établi  
son Église.**

C'est là qu'intervient l'intentionnalité. Pour que les autres ne s'éloignent pas, pour continuer le dur travail d'entretien des amitiés – et plus encore : créer la famille de Dieu – il faut persévérer à démolir sans cesse les dizaines de barrières que la vie ne cesse de nous dresser sur le chemin. Il est nécessaire de prendre chaque jour la décision de tendre la main, d'envoyer le texto ou passer cet appel téléphonique, d'inviter cette personne à déjeuner, s'enquérir des

besoins de chacun, prier, réfléchir, ne rien oublier et prendre soin d'autrui.

Les chrétiens célibataires et sans enfant, d'après mon expérience, sont plus enclins à faire ce travail simplement parce que nous sommes beaucoup plus dépendants de l'Église : c'est elle notre famille. Sauf dans le cas où notre famille biologique est proche et disponible, impossible de se raccrocher aux liens

familiaux naturels qui soutiennent les autres. Les couples doivent donc en permanence construire, fortifier et renforcer des liens avec les gens autour de notre famille – et surtout avec les autres membres de l'église. Nous pouvons être tentés de former nos plus fortes amitiés au travail, en oubliant à quel point peuvent facilement se rompre ces liens lorsque ces employés quittent l'entreprise ou lorsque nous en partons, et en mélangeant professionnel et personnel d'une manière parfois plutôt malsaine. Nous avons besoin des frères et sœurs spirituels que Dieu a prévus quand il a établi son Église. Mais l'Église – et en particulier la majorité en son sein : des couples – ne s'est pas toujours mise en peine pour nous.

« Une célibataire (surtout sans enfants) se

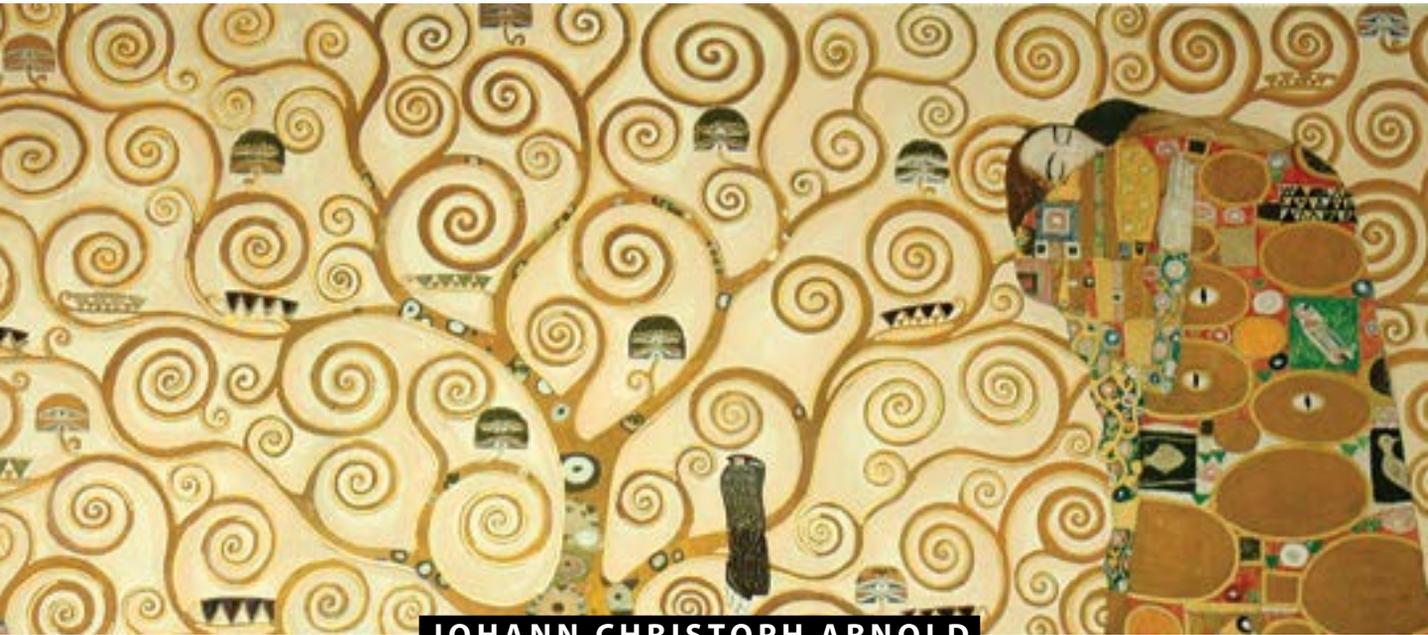
retrouve vite en décalage vis-à-vis des autres, ce qui obère lourdement l'amitié », explique mon amie Ruth Buchanan, auteur de *The Proper Care and Feeding of Singles* (Comment prendre soin et nourrir les célibataires). « Toute amitié exige sacrifices, attention et intentionnalité... Mais cette dynamique persiste ». Elle supplie les mariés : « Invitez les célibataires à partager vos activités familiales. Dans le plan de Dieu, nous avons tous besoin les uns des autres ».

C'est plus vrai que ne le comprennent nombre de personnes en couple. Tant de personnes mariées m'ont dit se sentir seules, même avec leur conjoint ! Ce qui montre que les couples ont eux aussi besoin d'amis. Ils ont besoin de gens autour d'eux pour les écouter exprimer leurs difficultés et offrir un point de vue objectif. Que ce soit la « tante » ou « l'oncle » cool qu'ils voyaient souvent enfants ; il faut quelqu'un qui puisse évoquer tout cela avec eux et en dehors du cercle familial, pour les aider à prendre plus de recul. Ils doivent aussi apprendre à se préparer pour le jour où l'unité familiale risque de ne plus être comme avant – quand les enfants laissent vide le nid, quand l'un des conjoints décède ou même quand un conjoint décide d'arrêter de venir à l'église, laissant l'autre s'asseoir seul sur son banc semaine après semaine. Ils ont besoin d'amis qui ont vécu les mêmes choses et peuvent donc compatir à leurs peines et apporter leur aide. Pour toutes ces raisons, les couples ont besoin d'un célibataire.

Bonne nouvelle : le célibataire sait déjà comment être là pour eux. Grâce aux leçons qu'on a tirées de ce travail difficile et intentionnel, on sait montrer la voie en la matière. Il suffira que les autres reconnaissent notre présence et valeur, ménagent dans leur vie un espace pour nous – et nous gardent une place sur leur banc. ➡

# Faire passer le mariage au second plan

*Comment l'Évangile sauve la fidélité*



**JOHANN CHRISTOPH ARNOLD**

*Efforcez-vous de maintenir l'unité de l'Esprit par le lien de la paix.* —Ephésiens 4:3

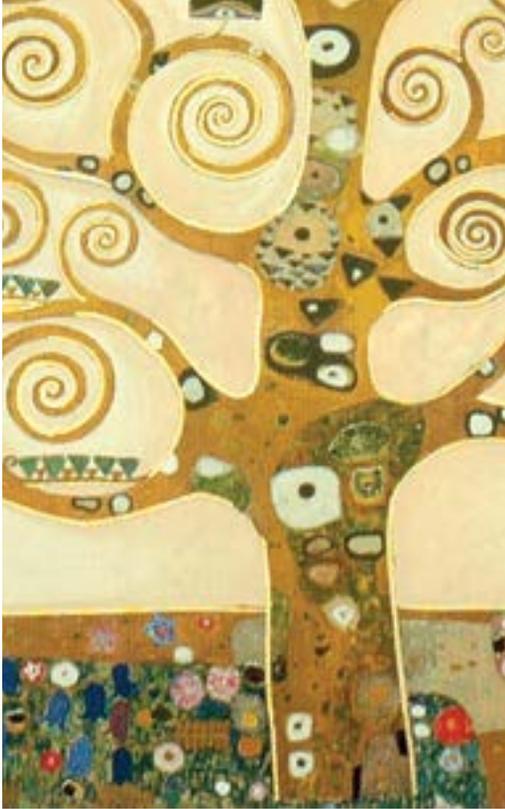
**L**E VÉRITABLE AMOUR naît de l'Esprit Saint. N'oublions-nous pas souvent la profondeur de cette vérité ? Nous avons tendance soit à taxer le véritable amour de conte de fées insipide, soit à consacrer tellement d'énergie à le trouver qu'il nous file entre les doigts. Mais le véritable amour qui découle du Saint-Esprit n'est pas le fruit d'un effort humain. Un couple marié qui en ressent les bienfaits verra son amour augmenter d'année en année, quelles que soient les épreuves rencontrées. Des décennies après leur mariage, ils trouveront encore de la joie à se rendre heureux l'un l'autre.

Lorsque deux personnes cherchent à avoir une relation plus profonde et plus intime, elles le font généralement autour d'émotions mutuelles, de valeurs communes, d'idées partagées et d'une attitude de bonne volonté l'une envers l'autre. Ne me soupçonnez pas de condescendance, mais il faut bien reconnaître que l'Esprit Saint ouvre un tout autre terrain d'expérience entre mari et femme.

Certes, l'amour conjugal basé sur l'excitation des émotions a beau être merveilleux, il peut trop vite devenir désespéré et malheureux. À long terme, ce fondement s'avère instable. Si nous ne recherchons que l'unité et l'amour possibles au niveau humain, nous restons comme des nuages en suspension, à la dérive. Lorsque nous recherchons l'unité dans

Gustav Klimt, *L'arbre de vie*, du *Stoclet Frieze* (1905–1911), détail

*Johann Christoph Arnold (1940–2017) fut l'ancien du Bruderhof et l'auteur de livres sur le mariage, la parentalité, l'éducation et la fin de vie.*



Gustav Klimt,  
*L'arbre de vie*,  
détail

l'Esprit, Dieu peut allumer en nous un amour fidèle qui peut durer jusqu'à la fin. L'Esprit brûle tout ce qui ne peut pas durer. Il purifie notre amour. Le véritable amour ne vient pas de l'intérieur de nous-mêmes : il se répand sur nous.

Dans sa *Confession de foi* (1540), l'anabaptiste Peter Riedemann décrit le régime divin du mariage. Il comprend trois niveaux. Le premier est le mariage de Dieu avec son peuple, du Christ avec son Église et de l'Esprit avec notre esprit (1 Cor. 6:17). Le deuxième est la communauté du peuple de Dieu entre ses membres – justice et communion fraternelle en âme et en esprit. Troisièmement, l'unité entre un homme et une femme (Eph. 5:31), « visible et compréhensible par tous ».

L'apôtre Paul établit également un parallèle entre mariage et unité spirituelle lorsqu'il commande au mari d'aimer sa femme « comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle » (Éph. 5:25). Pour les chrétiens, le mariage est le reflet de l'unité la plus profonde : celle de Dieu et de son Église. Dans un mariage chrétien, c'est donc l'unité du royaume de Dieu, en Christ et dans le Saint-Esprit, qui importe le plus. En fin de compte, c'est le seul fondement sûr sur lequel poser un mariage. « Cherchez d'abord le

royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données en plus » (Matt. 6:33).

Le mariage devrait toujours rapprocher deux personnes qui ont foi en Jésus et son royaume. Il ne suffit pas qu'un couple se marie dans une église ou un temple. Pour se rapprocher du Christ, ils doivent d'abord se consacrer pleinement, en tant qu'individus, à l'esprit du royaume de Dieu et à la communauté ecclésiale qui le sert et se tient sous sa direction. Il doit d'abord régner une sincère unité de foi et d'esprit. Ce n'est qu'alors qu'advient également une véritable unité de l'âme et du corps. C'est pourquoi (du moins traditionnellement) tant d'églises sont réticentes à bénir l'union d'un membre avec un conjoint qui ne partage pas sa foi en Christ (2 Cor. 6:14).

Il faut dire ici que les exigences d'un mariage sacré ne seront jamais satisfaites par un système humain de réponses, ni les difficultés résolues en vertu de principes, mesures et règlements. Elles ne peuvent être saisies qu'à la lumière de l'unité de Dieu par ceux qui ont fait l'expérience de son Esprit, l'ont accepté personnellement et ont commencé à vivre en accord avec lui.

L'essence même de la volonté de Dieu c'est l'unité. C'est pourquoi Jésus, dans sa dernière prière, a voulu que ses disciples soient un, tout comme lui et le Père étaient un (Jean 17:20–23). C'est la volonté d'unité divine qui a amené la Pentecôte dans le monde. Par l'effusion de l'Esprit, les cœurs des gens sont bouleversés ; alors ils se repentent et se font baptiser. Les fruits de leur nouvelle vie ne sont pas seulement spirituels. Les aspects matériels et pratiques de leur vie sont également touchés, voire révolutionnés. Dans l'Église primitive, les biens avaient été collectés et vendus, et les revenus déposés aux pieds des apôtres. Par amour, chacun voulait donner tout ce qu'il possédait. Mais personne ne souffrait de manque et chacun recevait selon ses besoins. Ils ne gardaient rien en propre. Aucune loi ni principe pour régir cette révolution. Même Jésus n'a pas dit exactement comment la concrétiser. Il s'est contenté de demander, « Vendez vos biens et donnez aux pauvres » (Matt. 19:21). À la Pentecôte, cela s'est produit tout naturellement :

L'Esprit est descendu et a uni les cœurs et les vies de ceux qui ont cru (Actes 2:42-47).

Nous sommes incapables de réaliser l'unité spirituelle dans laquelle deux cœurs deviennent un. Elle advient seulement lorsque nous nous laissons saisir et transformer par plus grand que nous.

**L**E MARIAGE CONTIENT un mystère bien plus profond que le lien entre les époux : l'unité éternelle du Christ avec son peuple. Dans un vrai mariage, l'unité du mari et de la femme reflétera cette unité plus profonde. Il dépasse le simple attachement entre un homme et une femme, car il est scellé par le lien plus grand de l'unité entre Dieu et son peuple.

Ce lien doit toujours passer en premier. Dans mon église, nous affirmons cette unité lors du baptême ; nous la réaffirmons à chaque célébration de la Cène et la remémorons à chaque cérémonie de mariage. L'alliance du mariage reste si faible lorsqu'elle se réduit à une promesse ou un contrat entre deux personnes ! L'état de la famille moderne serait tellement différent si les chrétiens du monde entier étaient prêts à placer la loyauté envers le Christ et son Église au-dessus de leur mariage.

Pour ceux qui ont la foi, le Christ – celui qui unit vraiment – se tient toujours entre l'amant et l'aimé. C'est son Esprit qui leur donne accès à l'un et à l'autre. Par conséquent, lorsque le péché pénètre un mariage et obscurcit la vérité de l'amour, un disciple fidèle suivra Jésus dans l'église, et non son époux ou épouse égaré(e).

L'amour émotionnel s'insurgera, parce qu'il a tendance à ne pas se soucier de la vérité. Il peut même essayer d'entraver la lumière éclatante qui vient de Dieu. Il ne peut ni ne veut se défaire d'une relation, même si elle devient fautive et dénuée d'authenticité. Par contre, l'amour véritable ne suit jamais le mal : il se réjouit de la vérité (1 Cor. 13:6). Les deux partenaires doivent reconnaître que l'unité de la foi est plus importante que le lien affectif de leur mariage. Chacun de nous, ses disciples, doit se demander : « Si ma première allégeance ne va pas à Jésus et à l'Église, à qui revient-elle ? (Luc 9, 57-60).

Lorsque la petite unité d'un couple marié est placée sous la grande unité de l'Église, elle devient

solide et sûre à un tout autre niveau, plus profond, car elle est placée sous la protection de l'unité de tous les croyants.

**P**OUR COMPRENDRE LA DIFFÉRENCE entre une femme et un homme, il est également important d'être convaincu que l'amour du Christ et de son Église doit primer sur tout le reste. On dit souvent que le corps est façonné par l'âme, et c'est effectivement une pensée pénétrante. L'âme, le souffle de Dieu, l'essence la plus intime de chaque être humain, forme un corps différent pour chacun. Il n'est jamais question de primauté de l'un sur l'autre. L'homme et la femme ont tous deux été faits à l'image de Dieu, et rien ne pourrait être plus grand que cela. Pourtant, une différence demeure : Paul compare l'homme au Christ et la femme à l'Église (Eph. 5:22-24). Dans

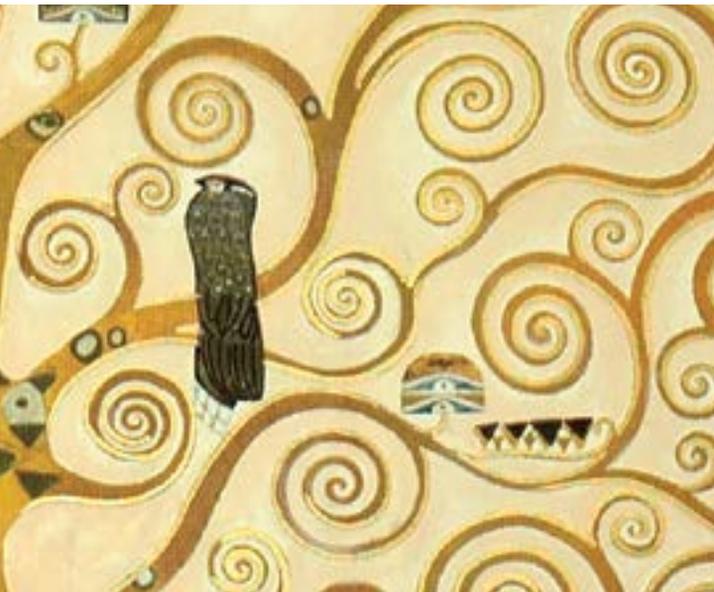
le couple, l'homme est la tête et représente le service du Christ. La femme en est le corps et représente le dévouement de l'Église. Il y a une différence de vocation, mais aucune hiérarchie de valeur.

Marie est un symbole de l'Église. En elle, nous reconnaissons la vraie nature de la féminité et de la maternité. La femme est comme l'Église parce qu'elle reçoit et porte la Parole en elle (Luc 1:38) ; elle apporte la vie dans le monde, selon la volonté de Dieu. On ne saurait attribuer plus noble rôle à un être humain.

Évidemment, la différence entre l'homme et la femme n'est pas absolue. Une vraie femme est empreinte d'une courageuse virilité, et un vrai homme sait, comme Marie, faire preuve de soumission et humilité. Mais le mari est le chef ; c'est lui le leader, même si c'est un individu d'une grande faiblesse. Loin de moi l'idée que l'homme serait un maître et la femme sa servante. Si un mari ne dirige pas dans l'amour et l'humilité – s'il ne dirige pas dans l'esprit de Jésus – son rôle de chef tournera à la tyrannie. La tête a sa place dans le corps, mais ne le domine pas.

**Le véritable amour ne vient pas de l'intérieur de nous-mêmes : il se répand sur nous.**

Lorsque je marie un couple, je demande toujours à l'époux s'il est prêt à guider sa femme « dans tout ce qui est bon », c'est-à-dire simplement la conduire plus profondément vers Jésus. De la même manière, je demande à l'épouse si elle est prête à suivre son



Gustav Klimt,  
*L'arbre de vie*,  
détail

mari « en tout ce qui est bon ». Il s'agit simplement de suivre Jésus ensemble, tous les deux.

Dans sa lettre aux Éphésiens, Paul souligne l'amour sacrificiel qui anime le véritable leadership : aimer son épouse « comme Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle » (Éph. 5:25). Cette tâche, la tâche d'aimer, est en fait la tâche de chaque homme et de chaque femme, mariés ou non.

Lorsque nous prenons à cœur les paroles de Paul, nous faisons l'expérience de la véritable unité intérieure d'une relation régie par l'amour – un

échange intérieur, un cœur à cœur avec Dieu et les deux époux. Ce n'est qu'alors que la bénédiction de Dieu reposera sur notre mariage. Nous chercherons sans cesse à retrouver notre bien-aimé et à toujours rechercher les moyens de nous mettre au service de l'autre dans l'amour. Et le plus merveilleux, c'est que nous trouverons la joie éternelle. Comme l'écrivit Tertullien, l'un des pères de l'Église :

Qui peut décrire le bonheur d'un mariage contracté en présence de l'Église et scellé par sa bénédiction ? Combien est doux le joug qui unit ici deux personnes animées d'un seul espoir, attachées à un seul mode de vie, un seul vœu de fidélité et un seul service à Dieu ! Ils sont frère et sœur, tous deux occupés au même service, sans séparation de l'âme et du corps, mais comme deux dans une seule chair. Et là où il y a une seule chair, il y a aussi un seul esprit. Ensemble, ils prient ; ensemble, ils s'agenouillent : l'un enseigne l'autre, et supporte l'autre avec ses défauts. Ils sont unis dans l'église de Dieu, réunis à la table du Seigneur, unis dans l'anxiété, la persécution et le rétablissement. Ils rivalisent l'un l'autre au service de leur Seigneur. Le Christ voit et entend, et il leur envoie avec joie, sa paix, car là où deux sont réunis en son nom, il est au milieu d'eux. ➤

---

*Cet article est adapté de Johann Christoph Arnold, La sexualité, le mariage et Dieu (Éditions Plough, 2019). [plough.com/fr/sexe-mariage-dieu](http://plough.com/fr/sexe-mariage-dieu)*

# Retour à Vienne

Retour à la maison d'une enfant  
du Kindertransport

**NORANN VOLL**



Lotte Berger Keiderling a perdu sa mère dans l'Holocauste et a donné naissance à 13 enfants – pour « botter l'cul d'Hitler ».

**Q**UELQUES JOURS AVANT la mort de mon amie Lotte Keiderling en août, j'ai reçu dans l'outback australien où je vis une carte manuscrite de sa part – la dernière d'une longue série envoyée de son domicile : un Bruderhof au nord de l'État de New York. Notre amitié remonte aux premières années de ma vingtaine, quand je l'ai aidée à soigner sa fille Sonja, handicapée qui avait besoin de soins à plein temps. Nous sommes restées en contact depuis lors : grâce à son don pour l'amitié, Lotte, à 89 ans, correspondait encore avec des dizaines de membres de sa « famille » élargie, dont moi, dans le monde

entier. En fait, nous nous sommes retrouvées unies par des liens de parenté lorsque l'un de mes neveux épousa sa petite-fille ; au moment où j'écris ces lignes, je tiens sur mon bras qui n'écrit pas leur bébé, Ava, l'arrière-petite-fille de Lotte.

Or, je n'avais pas vraiment compris pourquoi Lotte tenait tant à ses familles, biologique et adoptive, avant son retour à Vienne, en 2018. Elle évoquait toujours la ville natale de son enfance avec des étoiles dans les yeux : un pays





Lotte, avec sa mère Valérie Berger (à droite), sa tante, son oncle et son cousin (à gauche). 1934 environ

merveilleux parcours de promenades bordées de marronniers d'Inde où elle et son père ramassaient des conques. On y dansait sur des valse de Strauss exécutées par des musiciens de classe mondiale ; sans parler des délicieuses Torten (tartes germaniques). Elle racontait ses vacances dans les Alpes, les glaces dégustées au bord du Danube, où elle vit assez d'amour dans les yeux inconditionnellement admiratifs de ses deux parents pour en faire déborder le cœur de n'importe quel enfant. Adulte, elle chantait encore de mémoire la chanson folklorique que son père lui avait apprise : « *Nun ade, du mein lieb' Heimatland* » : « Adieu, ma chère patrie ».

Elle se souvenait surtout de la mystérieuse grande roue, appelée Riesenrad, sur laquelle tous les enfants viennois rêvaient de monter – après tout, c'était la plus grande roue du monde. Elle racontait les promenades, une main dans celle de son père, le dimanche après-midi. Ensemble, ils longeaient le Wiener Prater, jusqu'à la Riesenradplatz, où se dressait la roue. Là, Lotte suppliait son père de l'emmener dessus.

« S'il te plaît, Papi, s'il te plaît ? »  
 Mais la réponse était toujours la même :  
 « Lottchen, quand tu seras assez grande, je t'emmènerai. Pas encore ».

Ces précieux souvenirs représentaient toute son enfance, condensée en quelques années. Elle s'est terminée brusquement lorsqu'elle monta dans un train, sans ses parents ; elle n'y était pas revenue huit décennies plus tard.

**À L'ÂGE DE SEPT ANS**, après l'Anschluss de 1938, Lotte avait vu Hitler cracher sa haine d'un balcon orné d'une croix gammée, au-dessus d'une foule en adoration qui criait « Heil Hitler ! » Peu de temps après, elle était régulièrement poursuivie dans les rues par des garçons qui la traitaient de « Juive ! Sale Juive ! ». Ses parents se sont vu confisquer leur boulangerie ; elle se souvient que son père avait décliné les exigences nocturnes de bandes de nazis en goguette qui exigeaient qu'il aille nettoyer le pub de l'autre côté de la rue.

En juin 1939, sentant venir l'imminence de la catastrophe, Josef et Valerie Berger mirent leur fille de sept ans, elle qu'ils aimaient tant, dans le train de Kindertransport destiné à lui sauver la vie ; avec pour tout viatique une petite valise, une couverture et ses plats préférés. Là où elle allait, lui assuraient-ils, il y aurait des chevaux (Lotte imaginait trouver les Lipizzans de l'école d'équitation espagnole de Vienne). Ils lui promirent de la rejoindre bientôt.

Lotte monta dans le train avec des centaines d'autres enfants en pleurs et, après de brèves retrouvailles avec sa parenté à Londres, elle fut accueillie dans le Cotswold Bruderhof, qui avait proposé d'héberger quatre enfants fuyant la persécution nazie.

À son arrivée, Lotte en resta bouche bée : « Toutes ces femmes coiffées d'un foulard et vêtues de longues robes. Je pensais avoir débarqué sur une autre planète ». Pourtant, elle s'est vite sentie chez elle, dans ce qu'elle a décrit comme « une bulle d'amour ».

Malgré tout, Lotte pleurait beaucoup en repensant à ses parents. La menace du nazisme n'était jamais

---

*Fille d'agriculteur de New York, Norann Voll vit en compagnie de son mari, Chris et leurs trois fils, au Danthonia Bruderhof dans la campagne australienne. Elle tient un blog sur Bruderhof.com, consacré aux thèmes du discipulat, de la maternité et comment nourrir tous les gens.*

loin ; plus tard, elle se souvient d'avoir joué dans les prairies anglaises et avoir vu la trop familière croix noire sur des avions allemands qui passaient à basse altitude.

En 1941, lorsque les communautés de Bruderhof en Angleterre reçurent l'ordre d'émigrer vers l'Amérique du Sud sous peine d'être incarcérées, les trois autres enfants du Kindertransport de la communauté furent rendus à des proches. En revanche, lorsqu'on demanda à Josef et Valérie si Lotte devait quitter l'Angleterre pour le Paraguay, ils répondirent immédiatement : « Emmenez-la aussi loin que possible d'Hitler ».

Dans la jungle paraguayenne, alors que la communauté s'efforçait de construire une colonie pionnière, Lotte connut ce qu'elle a décrit comme une enfance heureuse, au cours de laquelle elle fut placée dans plusieurs familles successives. Toutefois, elle se languissait du contact de sa vraie mère. Un jour, la maman d'une amie remarqua sa tristesse et la prit sur ses genoux pour la réconforter. Instant de félicité que Lotte a chéri toute sa vie.

**L**ORS DE SA PREMIÈRE ANNÉE au Paraguay, Lotte reçut de nombreuses lettres de ses parents, encore à Vienne. Puis les lettres ont cessé. Le temps est passé et le souvenir de ses parents s'effaçait, jusqu'à devenir de plus en plus flou. Mais en juillet 1945, une lettre de son père arriva, de Bergen-Belsen (le cachet de la poste faisant foi) :

Mon enfant bien-aimée,  
Tu auras certainement plaisir à recevoir une lettre de ton papa. J'espère que vous allez bien, ce qui est le cas pour moi. Je n'ai pas entendu parler de l'endroit où se trouve votre chère Mutti, car cette guerre a forcé tout le monde à de longues pérégrinations. J'espère te revoir bientôt ; je veux venir chez vous ou chez oncle Adolf. Je t'en prie, réponds-moi par retour.

Plusieurs milliers de baisers de papa.

Salue pour moi Lene [Schulz, tuteur de Lotte] et tes camarades de classe ainsi que M. Trümpi [son professeur].



Peu après réception de cette brève missive, le professeur de Lotte l'emmena en promenade et lui annonça que sa mère était morte. La nouvelle lui était parvenue du médecin qui avait soigné son père à sa sortie de Bergen-Belsen – il ne pesait que 100 livres, lui dit le médecin. Lotte pleura amèrement. Elle et son père se remirent à correspondre. En mai 1948, il écrivit depuis une petite ville de Bavière :

Ma très chère Lotte !

J'ai reçu ta précieuse lettre du 16 avril, et j'en ai été très heureux. Je suis rassuré que tu m'écrives régulièrement. J'aimerais pouvoir t'envoyer par la poste la montre-bracelet que je t'ai promise.

Comme tu ne te souviens pas de Harry Raab, je t'envoie aujourd'hui une photo de lui ; ta chère Mutti et toi figurez également sur la photo. À l'époque, nous vous rendions visite dans la maison d'enfants d'Annaberg. S'il te plaît, conserve précieusement cette photo ; elle m'est précieuse. Je l'ai reçue de tante Carla.

Te rappelles-tu encore le temps où je t'ai appris à faire du petit vélo ? C'est bien de faire du sport. Il m'arrive aussi de faire du vélo. Tu te souviens quand nous sommes allés faire du patin à glace ? Peut-être que le temps viendra où nous pourrions en refaire ensemble. Il fait très chaud ici actuellement ; quand je vois les enfants manger des glaces, je pense toujours à toi, car je sais à quel point tu aimais ça aussi.

Maintenant, ma chère enfant, tu vas bientôt avoir dix-sept ans, et je veux te souhaiter le meilleur pour cette journée. Que tous tes vœux soient exaucés et que tu restes toujours en bonne

Lotte (deuxième en partant de la gauche) avec les autres enfants qui partirent dans le Kindertransport à destination du Cotswold Bruderhof, 1939



Roland et Lotte, de retour de leur lune de miel ; Paraguay, 1952

santé et heureuse. Que Dieu m'accorde aussi la joie de pouvoir t'embrasser à nouveau après tant d'années de séparation.

En ce jour mémorable, pense à ton père, qui est si loin de toi ».

Le souhait de Josef n'a jamais été exaucé. Il a fini par immigrer aux États-Unis, où il s'est installé à Niagara Falls, dans l'État de New York. Tous deux rêvaient de se retrouver, mais le voyage entre Paraguay et États-Unis constituait un formidable obstacle économique, et avant qu'ils ne puissent se rencontrer à nouveau, il est mort.

Entre-temps, Lotte avait atteint l'âge adulte et, en 1950, à 19 ans, elle tomba amoureuse. C'est une histoire qu'elle ne se lassait jamais de raconter : « Roland était allemand, mais il ne s'inquiétait pas car il n'avait que faire que je sois juive. Il m'aimait, tout simplement, et je l'aimais. Nous nous sommes mariés en 1952, et – devinez ! – nous avons eu 13 enfants. Alors je lui ai dit : « J'ai donné un coup de pied dans l'cul d'Hitler ! »

L'amour de Lotte pour Roland, et le sien pour elle, a commencé à guérir la blessure de la perte qui l'avait accompagnée pendant son enfance. Des années plus tard, elle écrira le premier après-midi de leur lune de miel, lorsqu'ils s'installaient dans leur premier petit studio. Nous nous sommes assis à notre table et j'ai pleuré de la joie d'avoir à présent une maison à nous. Depuis que j'ai quitté mes parents quand j'étais petite, je n'avais pas eu de maison qui m'appartienne vraiment – j'ai toujours été prise en

charge par d'autres familles. Avoir notre propre petite maison signifiait beaucoup pour moi, et je l'entretenais comme un petit écrin, toujours avec des fleurs fraîches... elle me semblait tout simplement magnifique ».

Un nouveau bébé a succédé au précédent. Sonja, leur troisième, est née en 1957, en bonne santé. Elle avait des yeux bruns et pesait dix livres. Ils vivaient encore au Paraguay. À l'âge de cinq mois, ce qui avait commencé par une infection de l'oreille vira en une grave méningite. Bien que transférée par avion à Asunción pour y être soignée, Sonja échappa à la mort, mais souffrit de graves lésions cérébrales. Elle n'a jamais pu parler, marcher ou prendre soin d'elle-même. Lotte, et plus tard ses autres enfants avec elle, s'est consacrée à Sonja pendant les 41 années suivantes, jusqu'à sa mort en 1998.

À cette époque, les onze autres filles et le fils de Lotte étaient grands et beaucoup d'entre eux avaient fondé leur propre famille. Aujourd'hui, ses 18 petits-enfants et six arrière-petits-enfants vivent aux États-Unis, en Europe et (dans le cas de la famille de la petite Ava) ici, en Australie.

**E**N 1994, ROLAND ET LOTTE, installés depuis longtemps à New York, se sont rendus au musée commémoratif de l'Holocauste à



Peu de temps avant d'émigrer aux États-Unis : Lotte et Roland avec 12 de leurs enfants en 1971, dont Sonja (au premier rang)

Washington, D.C., pour enregistrer le nom de sa mère, espérant que cela pourrait aider à révéler plus d'informations sur son emprisonnement et sa mort. Peu de temps après, une lettre de la Croix-Rouge américaine, remise en main propre, a finalement fourni quelques détails sommaires. Valérie Berger avait été déportée de Vienne dans le ghetto de Litzmannstadt (Lódz), en Pologne, le 19 octobre 1941 ; où elle mourut, à peine six mois plus tard, le 7 mai 1942. Lotte fut immensément reconnaissante d'apprendre la date de la mort de sa mère, mais les faits bruts laissèrent beaucoup de place à l'imagination, et Lotte se retrouva souvent à espérer que sa mort avait été naturelle et digne.

En 2018, Lotte décide de revenir à Vienne. Aujourd'hui âgée de 87 ans et veuve (Roland est mort en 2000), elle voulait voir la ville de son enfance. Finalement, la chanson d'adieu que son père lui avait apprise s'est inversée.

Alors qu'elle et les filles qui l'accompagnaient arpentaient les rues de sa ville natale bien-aimée, buvaient du café-crème et rendaient visite à la boulangerie de ses parents et la maison familiale, elle tissa des liens avec son Heimatland et ses habitants. Des étrangers qui avaient entendu son histoire ont payé son taxi à l'avance. D'autres ont refusé de la laisser payer un repas, des photos de qualité studio et autres souvenirs. Le proviseur d'un lycée local l'a invitée à s'exprimer devant ses élèves.

Un moment particulier de restauration lui fut réservé lorsqu'elle se promena dans son avenue préférée, bordée de marronniers d'Inde, dans le Wiener Prater. Ici, chaque conque tombé a en quelque sorte fait surgir quelques touches de son enfance perdue, et elle s'en est réjouie, pleurant à chaudes larmes. Comme si pour la première fois, elle pouvait pleinement ressentir la douleur et la souffrance de ses parents, outre la sienne.

Et, bien sûr, elle fit un tour de Riesenrad ; la question qu'elle avait pendant plus de 80 ans posée à son père, « Papi, quand donc ? » a enfin trouvé sa réponse. Une de ses filles m'a dit plus tard que ce fut un moment de pur émerveillement et d'insouciance. Alors que Lotte était enlevée très haut au-dessus de la ville qui l'aimait tant après l'avoir trahie, la



grande roue devint un symbole de clôture ; la boucle d'une vie venait de se fermer sur une impression d'unité et de paix enfin accomplies. Peut-être son père était-il là, dans la gondole, avec elle.

Enfin à bord d'une nacelle ! Dans une gondole de la Riesenrad : Lotte et ses filles Christine, et Moni, 2018

**O**R, LA VISITE À VIENNE fut la continuation de l'histoire de Lotte, et non sa fin. Parmi les Autrichiens rencontrés, deux femmes, Uta Lang et Marie-Louise Weißenböck, se sont engagées à œuvrer pour la réconciliation en réponse aux atrocités commises à l'encontre des Juifs d'Autriche. Après le retour de Lotte chez elle, elles s'arrangèrent pour que des chercheurs enquêtent sur le genre de personnes que furent Josef et Valérie Berger et sur le sort qui leur avait été réservé.

Un an après son retour de voyage, Lotte apprit que ses parents avaient été déportés ensemble en Pologne. C'était une bonne nouvelle – elle avait toujours redouté qu'ils aient été séparés dès le début, à cause de la lettre de son père, envoyée de Bergen-Belsen. Elle trouva donc un certain réconfort de savoir qu'ils avaient passé ensemble les six derniers mois de la vie de sa mère.

D'autres détails ont suivi. Il s'avéra que les Bergers n'étaient pas boulangers, comme Lotte l'avait toujours cru ; sa mère avait été propriétaire d'une boulangerie, et son père avait travaillé dans la finance. D'autres chercheurs ont retrouvé l'adresse des Bergers dans le ghetto de Litzmannstadt, ce qui leur a permis de déterminer comment Valérie



Dédicace du *Stolperstein* : Christine avec Susanna, la petite-fille de Lotte, en septembre 2020.

était morte. Ils ont découvert qu'elle faisait partie des milliers d'habitants du ghetto, physiquement inaptes, qui avaient été rassemblés au début du mois de mai 1942 pour « juguler la surpopulation ». Ils avaient tous été gazés dans des camionnettes d'extermination itinérantes :

Lorsque la fille de Lotte, Christine, l'appela pour lui annoncer la nouvelle, elle fondit en larmes : « Ils ont assassiné ma mère bien-aimée ! » Pourtant, même plongée dans ce deuil renouvelé, elle affirma à sa famille qu'elle était reconnaissante de connaître enfin la vérité. Elle eut cette réflexion :

J'ai appris comment haine et égoïsme peuvent s'emparer d'une personne comme Hitler et anéantir la vie de millions de personnes. J'ai aussi appris combien il est important de faire connaître les histoires fascinantes que racontent tous ces gens à propos d'événements étonnants, qui sont les fondements de l'Histoire elle-même.

De retour à Vienne, Uta Lang s'efforça de faire en sorte que serait préservée la mémoire de la famille de Lotte. Au cours des dernières décennies, des dizaines de milliers de distinctions Stolpersteine – des « pierres d'achoppement » réalisées en laiton et dont les noms apparaissent gravés dans le métal – ont été installées sur les trottoirs ou les routes autour du dernier domicile ou du lieu de travail

librement choisi par des Juifs et d'autres victimes de l'Holocauste. L'idée est métaphorique : elles servent de pierres d'achoppement figuratives pour les passants, invitant à la réflexion, et pour entretenir la flamme du souvenir. Une stèle a été commandée au nom de la famille de Lotte, et fut dressée devant la maison de son enfance. La date de dédicace, initialement prévue pour mai 2020, a été reportée au 27 septembre de la même année, en raison de la pandémie de COVID-19.

Lotte attendait impatiemment ce jour de dédicace de la stèle Stolpersteine, et rédigea cette déclaration :

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers mes chers parents, Josef Berger, mon père, et Valérie Berger, ma mère – qui, aux temps très dangereux des persécutions nazies, non seulement à leur encontre personnellement, mais de tout le peuple juif, dont ses enfants – ont eu le courage de m'envoyer, leur fille unique, seule, pour me mettre en sécurité en Angleterre, en juin 1939.

Un mois avant la cérémonie, cependant, Lotte décéda. La famille a peint le Riesenrad sur le couvercle de son cercueil en bois de pin.

Christine a assisté à la place de sa mère à la dédicace du Stolperstein – avec quelques douzaines d'autres parents et amis. À la demande de Lotte, les personnes présentes ont chanté ensemble les paroles des prophètes Isaïe et Michée, sur une ancienne mélodie juive :

En socs de charrue, ils changèrent leurs épées,  
les nations n'apprendront plus la guerre.  
Et chacun sous sa vigne et son figuier  
doit vivre en paix, sans crainte.

« J'ai senti la présence de maman, là, avec nous, m'a confié Christine. Elle connaît maintenant une paix parfaite et elle était avec nous pendant que nous chantions » ➔



## Petites femmes, Anges rebelles

*Louisa May Alcott et Simone de Beauvoir*

**MARY TOWNSEND**

**S**IMONE DE BEAUVOIR n'est pas née athée, elle l'est devenue. Dans une inversion du *Pari de Pascal*, l'idée d'un quelconque marchandage avec Dieu lui semble mesquine et déplacée. Dans son autobiographie de 1958, « *Mémoires d'une jeune fille rangée* », elle écrit : « Je ne pouvais admettre aucune sorte de compromis avec le ciel. Lui cacher la moindre des choses, ce serait trop si Dieu existait ; et lui donner même très peu, ce serait encore trop s'il n'existait pas ». La logique du tout ou rien, la seule qui la satisfît.

Né en 1908, Beauvoir grandit dans l'épais brouillard de confusion émotionnelle typique du catholicisme français du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui avait débordé dans la France d'avant-guerre. Elle fut éduquée dans le même type de religiosité immersive qui offrait tant de perspectives d'héroïsme spirituel, aux très jeunes filles en particulier ; le même type d'éducation qui produisit Sainte Thérèse de Lisieux, la petite fleur, qui aspira à la sainteté dès son plus jeune âge et persista jusqu'à sa mort en 1897. Beauvoir, qui pendant plusieurs années avait ressenti

---

*Mary Townsend est professeur adjoint au département de philosophie de l'université de St John's. Elle est l'auteur de *The Woman Question in Plato's Republic (La question de la femme dans la République de Platon, Lexington, 2017)*.*



Photos de l'adaptation cinématographique de 2019 de *Little Women* de Greta Gerwig

l'appel d'entrer dans les ordres, décrit les transports sublimes des larmes versées dans le confessionnal et à s'imaginer en pâmoison dans l'étreinte d'un ange ; elle s'enorgueillissait d'inventer des mortifications pendant ses rares moments de solitude. Mais contrairement à Thérèse, Beauvoir ne trouva aucun réconfort durable au sein du christianisme, ni même à distance.

Ce n'est pas en se détachant des transports d'émotion ou en abandonnant le tout ou rien métaphysique qu'elle finit par trouver un portrait de l'âge adulte qu'elle puisse tolérer ; ni les attraits de la philosophie, d'abord découverts au travers du thomisme dans son école de jeunes filles, ni le groupe catholique avide de justice sociale pour lequel elle se porta volontaire, ne pouvaient faire l'affaire. C'est plutôt la littérature, comme forme artistique, et elle-même en tant qu'auteure, qui parvinrent à donner à cette vocation son attrait le plus fort et le plus durable. Difficile à croire, mais la première personne non sainte que Beauvoir trouva vraiment attirante fut la protestante américaine de fiction, Jo March, l'une des héroïnes du roman très populaire de Louisa May Alcott (1868), *Little Women (Les Quatre Filles du Docteur March)*. Il était écrit que Beauvoir n'échapperait jamais au XIX<sup>e</sup> siècle.

COMME TANT D'AUTRES, lecteurs, la jeune Simone s'est passionnément investie dans le personnage de Jo, l'écrivaine, reprenant le genre de la nouvelle pour l'imiter à sa manière. Inévitablement, elle avait aussi des opinions très arrêtées quant à Laurie, le riche voisin qui demanda en mariage l'une, puis l'autre, des sœurs March. En ouvrant par hasard le deuxième Tome de la quadrilogie, *Good Wives (Les Filles du Docteur March se marient)*, elle tombe sur les fiançailles de Laurie et Amy

(sans le contexte d'un Laurie éconduit par Jo), et sa réaction est aussi tranchée qu'immédiate : « J'ai détesté Louisa M Alcott pour cette raison ». Mais elle trouva poignantes les similitudes entre son style de vie familiale et celui des March (romancé, mais bel et bien inspiré du propre vécu d'Alcott) : « On leur a appris, tout comme à moi, qu'un esprit cultivé et droiture morale valaient mieux que l'argent ». C'était quelque chose à quoi s'accrocher, d'autant plus que, comme les March, et comme Alcott elle-même, la famille Beauvoir devait composer avec des moyens limités, le souvenir de temps meilleurs et la richesse, le confort trop ostentatoire de leurs voisins et relations. La récompense de leur vertu s'avéra tenir aux causes qu'elles embrassèrent : pour Alcott, l'abolitionnisme et les suffragettes, et pour Beauvoir, l'existentialisme, le marxisme et sa propre variété de féminisme : marxiste existentialiste. Simone, Louisa et Jo n'ont pas compris la nécessité d'une stricte circonspection sociale quant au comportement de leurs filles.

CE DRÔLE DE MÉTISSAGE entre les vies d'Alcott et de Beauvoir continue de titiller mon sens du significatif, outre la coïncidence supplémentaire du film de Greta Gerwig et d'une nouvelle biographie de Beauvoir signée Kate Kirkpatrick, tous deux sortis l'année dernière. Le film est très beau, quoique je ne sois pas vraiment

« entré dedans », moi qui suis pourtant fan ; moi aussi, j'ai lu avec plaisir *Little Women* (*Les Quatre filles du docteur March*) dans ma jeunesse, mais cette fiction ne m'est jamais apparue comme le reflet ou la version idéalisée de mon enfance. En fait, c'est seulement à la lecture des *Mémoires d'une Jeune Fille rangée* de Beauvoir que j'ai vécu une expérience de lecture analogue à celle que beaucoup évoquent à propos d'Alcott ; du fait que les descriptions de l'auteur semblent correspondre ou faire référence à certains de mes propres souvenirs. J'ai grandi dans l'ancienne colonie française de Louisiane, sous influence de l'Église Catholique romaine post-Vatican II ; comme Beauvoir, j'avais une sœur cadette, un parent très croyant et l'autre un peu sceptique, une grande famille élargie à qui rendre des visites régulières, une robe blanche à la première communion et le confessionnal hebdomadaire, prêt à absoudre même le plus vénial de mes péchés. Le monde d'Alcott, en revanche, m'était étranger. Que les March s'attachent tant à regretter leurs erreurs de conduite, qu'elles renoncent au vin (abstinence à vie, même pas à un mariage), qu'elles s'inquiètent tant de savoir si elles ont trop laissé libre cours à leurs passions – tout cela n'avait rien à voir avec l'esprit français, et n'aurait attiré aucun adulte de mon entourage. Pour moi, le monde protestant de ces Quatre Filles tenait plus du fantasme.

**S**IMONE TROUVE ÉGALEMENT quelque peu déroutant le protestantisme des March, unique fausse note dans leur correspondance par ailleurs si consensuelle. Elle lut *Little Women* dans le texte ; la traduction française (*Les Quatre filles du docteur March*) transformera M. March en médecin, concession obligée pour éviter le scandale d'un ecclésiastique pasteur, donc marié. Les March avaient leur *Pilgrim's Progress* (*Le Voyage du*

*Pèlerin*), quand la mère de Beauvoir lui donnait à lire *L'Imitation du Christ* de Thomas à Kempis. Beauvoir fait sa première communion revêtue de tulle, tête couverte d'un voile de dentelle irlandaise (pas vraiment l'assortiment le plus en vogue dans la Louisiane des années 1980 – hélas pour l'époque). Mais la mortification permanente que Meg et Amy s'infligent devant la simplicité de leurs vêtements d'adolescentes, comme ceux de Simone à leur âge, voilà qui fut une vraie révélation sur le genre de vie et de religion que Beauvoir ne devait jamais pardonner. Un jour, une nouvelle élève débarque dans son école, mieux habillée que toutes les autres : « ses cheveux bouclés, son pull bien coupé et sa jupe plissée, ses manières sportives et sa voix désinhibée, autant de signes infaillibles qu'elle

n'avait pas été élevée sous l'influence de saint Thomas d'Aquin ». Malgré la préférence de Simone pour Jo, elle est un peu Amy, de toute évidence ; elle conservera toujours un désir d'être belle, admirée, ce que Simone trouve touchant, raison supplémentaire de l'aimer, défaut pardonnable mais bien réel de sa propre personnalité. Dans ses romans, chacune des avatars romanesques de Beauvoir erre dans Paris et autour du monde entier, en quête perpétuelle de

nouvelles façons d'être adorée.

Zaza fut l'objet de l'adoration juvénile de Simone ; sa meilleure amie s'inscrit dans ses mémoires comme un contre-témoignage de ses propres rêves de rébellion. C'est ensemble qu'elles ont affronté leur scolarité d'adolescentes, dans une institution privée surnommée « Le Cours Désir », où le catholicisme justifiait des exigences aussi diverses que singulières. La mère de Zaza, qui avait aussi huit autres enfants, « aurait trouvé immoral d'acheter dans un magasin des produits qu'on peut fabriquer soi-même : gâteaux, confitures, sous-vêtements, robes et manteaux, entre autres ». Pas tant par souci d'économie – la sobriété financière était certes un idéal vertueux, mais inutile pour ces jeunes

Pour moi, le monde protestant de *Little Women* tenait davantage du fantasme.

femmes censées épouser des hommes propriétaires des moyens de production ; c'était plutôt par souci d'avoir des occupations. En effet, leur vie se résumait à porter de beaux vêtements et à s'asseoir le dos bien droit dans des lieux de rencontre convenables : pas de quoi saturer toutes les heures du jour. Zaza est donc envoyée en ville avec mission de comparer le prix des tissus ; ou encore chargée de mettre en pots d'énormes quantités de confiture, de sorte qu'elle n'aura pratiquement pas le temps de parler à Simone. Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir est particulièrement virulente à l'endroit des pulsions destructrices suscitées par la préparation des confitures). « Zaza », écrit Beauvoir avec une pointe de jalousie, « était trop chrétienne pour seulement concevoir de désobéir à sa mère ». Certes, Zaza obéissait ; mais elle aussi avait néanmoins conscience de l'étrangeté des exigences de la religion, au nom même de la religion : « elle ne pouvait pas se résoudre à croire qu'en trottinant d'un magasin à un salon de thé, elle observait fidèlement les préceptes de l'Évangile ».

Les petites privations de la jeunesse parisienne de Beauvoir font pâle figure à côté de celles d'Alcott, dont la famille était non seulement indigente, mais souvent pauvre à cause de leur poursuite d'idéaux d'un autre monde ; pendant leur période « maraîchers », la rumeur voulait que le père d'Alcott leur eût interdit de cultiver des pommes de terre, en raison de leur nature par trop terrestre des tubercules. Mais certaines facettes de la vie d'Alcott auraient effectivement eu de quoi faire envie à Beauvoir. Son excellente instruction, Beauvoir en était redevable au fait que sa famille n'avait pas les moyens de la marier en fournissant une dot du montant

habituel. On lui fit donc faire des études en vue d'un emploi dans l'enseignement. Son père considérait sa grande culture comme le reproche vivant d'un honteux échec personnel et il n'avait de cesse de lui répéter qu'elle lisait trop. Alcott, en revanche, avait pour père un utopiste raté, allergique à tout emploi salarié ; à ses heures philosophe, mais incapable de coucher sur le papier ses idées les plus prometteuses. Pas vraiment l'idéal pour sa progéniture, mais

cette situation familiale présentait néanmoins quelques avantages : Bronson Alcott prenait au sérieux l'éducation de Louisa, et grâce aux liens de sa famille avec le transcendantaliste Ralph Waldo Emerson, l'abolitionniste William Garrison et le ministre unitarien Theodore Parker, le radicalisme, qu'il fut philosophique, politique radicale et religieux faisait naturellement partie de la vie de famille – et non une abomination que certains parents tentent

frénétiquement de tenir à distance.

Beauvoir, et sa balbutiante conscience sociale, tenait de ses figures d'autorité que la condition des travailleurs était bien meilleure de nos jours. Plus tard, elle insistera pour s'en faire sa propre opinion, entreprenant de longs voyages pour observer les différentes conditions sociales des classes laborieuses ; ses visites en Amérique l'amènèrent à étudier les conséquences de la ségrégation, impulsion majeure à l'écriture du *Deuxième Sexe*. La philosophie – philosophie politique incluse – devint son moyen privilégié de révolte, par le prisme duquel comprendre sans concession la réalité, dans toute sa souffrance.

Alcott, en revanche, baigna toute sa jeunesse dans un christianisme radical en faveur des pauvres – non pour se contenter de leur venir en aide à l'occasion, mais réfléchir aux conditions sociales susceptibles,

**Le principal écueil de la conception religieuse enseignée par Beauvoir c'est qu'elle exprimait la vérité d'une seule sphère de la vie observable, sans rapport avec une autre.**

enfin, d'abolir la pauvreté elle-même. Cette liberté de faire l'expérience de la foi de cette manière fait partie du charme de la vie des quatre filles, mais on serait bien en peine de trouver dans leurs paroles le moindre signe d'une quelconque préoccupation abolitionniste. De son côté, la liberté prise par Beauvoir de laisser la politique prendre ouvertement part à ses travaux publiés pourrait bien faire envie à Alcott. Il est fascinant de voir comment les expériences religieuses de leur jeunesse, très similaires, furent accueillies de manière totalement différente par leur entourage. Alcott écrit : « Un sentiment très étrange de grande solennité m'a envahi, alors que je me trouvais là, sans autre son alentour que le bruissement des pins ; personne près de moi, et un soleil resplendissant, comme pour moi seule. Je me souviens avoir ressenti Dieu comme jamais auparavant, et prié de tout mon cœur pour retrouver toute ma vie la sensation exquise d'une telle proximité ». Un Unitarien y verrait une expression parfaitement raisonnable du christianisme. Beauvoir pour sa part, avait tenté de faire comprendre ce genre d'expérience, mais avait échoué à se faire prendre au sérieux, ce qui lui fit finalement perdre tout intérêt pour la religion.

Le principal écueil de la conception religieuse enseignée par Beauvoir, écrit-elle, c'est qu'elle exprimait la vérité d'une seule sphère de la vie observable, sans rapport avec une autre : « Sainteté et intelligence relevaient de deux univers bien distincts, et les réalités humaines – culture, politique, vie économique, mœurs et coutumes – étaient sans rapport avec la religion ». Au début, elle trouva ce cloisonnement simplement déroutant ; puis Simone se dit, « il y a quelque chose qui cloche ». Lorsque le pape Léon XIII prôna dans son encyclique *Rerum Novarum* un salaire décent pour les ouvriers (position modérée qui désavouait tout ce qui aurait pu avoir l'air un peu trop inquiétant : socialisme ou abolition de la propriété privée), ses parents lui reprochèrent encore de « trahir sa sainte mission », contraignant ainsi leur fille à « se résigner au paradoxe suivant : l'homme



désigné par Dieu pour le représenter sur terre ne devait surtout pas se mêler du temporel ». À l'université, cependant, Mme Beauvoir s'impliqua dans ces idées par le biais des travaux de son professeur Robert Garric, « catholique social » qui parlait d'offrir des opportunités culturelles et intellectuelles aux classes populaires. Elle admirait chez lui sa cohérence entre idées et vie concrète, inexistante ailleurs : « j'ai enfin rencontré un homme qui, au lieu de se soumettre au destin, s'est choisi un mode de vie ; son existence a un but et un sens, c'est l'incarnation d'une idée, et elle est régie par l'impérieuse nécessité de la matérialiser ». Mais jamais elle ne renonça à son penchant pour le tout ou rien, à sa « nostalgie de l'absolu » ; comme elle le déclara notoirement plus tard, même le socialisme ne suffisait pas, à son avis, à libérer les femmes ; il fallait faire la Révolution.

Beauvoir déplorait cette facette de sa personnalité, allant même jusqu'à s'en moquer : « un socialiste ne peut pas s'offrir une âme tourmentée ; il poursuit des objectifs à la fois laïques et limités : une telle modération m'a d'emblée irritée. L'extrémisme des communistes m'attirait beaucoup plus, mais je les soupçonnais d'être tout aussi dogmatiques et stéréotypés que les Jésuites ». Le roman de Beauvoir, *Les Mandarins*, publié en 1954, est un magistral condensé de la fragmentation et des faiblesses de la gauche, passionnément autocritique, dont les membres



s'efforçaient désespérément de se fédérer, suite aux atrocités de la Seconde Guerre mondiale. Et sa vie, consacrée autant à l'activisme qu'à l'écriture, illustre cette cohérence tant recherchée entre paroles et actes. Si elle sillonnait le monde à la rencontre des militants féministes et marxistes, elle écrivait des lettres interminables en réponse aux lecteurs du *Second Sexe*, elle marqua également les esprits dans son pays, en France : le journalisme de Beauvoir a contribué à faire pencher la balance de l'opinion publique française pour que cesse l'occupation coloniale d'Alger.

**L**A JEUNE SIMONE se sentait chez elle dans l'Église Catholique romaine de la Louisiane des années 1980 ; mais pas tant que ça, en fait. Personne n'exigeait des mortifications ; Rome était loin, et la France aussi ; la dernière religieuse de l'École de la Cathédrale de l'Immaculée Conception, Sœur Hélène, mourut un an trop tôt pour qu'elle soit ma professeur. C'est peut-être cette distance même qui permit à la Louisiane, lors du premier procès du

genre organisé en 1984, d'obtenir la condamnation d'un prêtre qui avait sexuellement abusé de centaines d'enfants, dans le diocèse situé à quelques kilomètres seulement du mien – événement dont aucun adulte ne m'a parlé, pas une seule fois ; pourtant, on n'avait cessé de me mettre en garde contre les pédophiles. Dans le petit jardin devant notre église se dressait une statue de saint Vincent de Paul, patron du service aux pauvres ; je n'ai

jamais su exactement pour quelle raison il était censé être si célèbre.

Pour notre famille, le catholicisme était affaire de génétique ; certainement pas de moralité.

Un certain nombre de règles, un peu plus complexes que celles des autres confessions (décrites chez nous), délimitaient ce qui était permis de ce qui ne l'était pas. Tout le monde vivait tantôt en respectant ces règles, tantôt les transgressant, au gré des circonstances ; si quelqu'un avait besoin d'une annulation, on finissait inévitablement par la lui octroyer, c'était juste une affaire de temps. À l'École Catholique, on nous enseignait comment justifier tant de complexité contre les accusations d'arbitraire ; cela formait en quelque sorte l'alpha et l'oméga de la théologie. Quelque chose ne tournait pas rond, oui, mais quoi ? Comme le dit Beauvoir, « j'avais des arguments subtils pour réfuter toute objection éventuelle aux vérités révélées ; mais je n'en connaissais pas un capable de les démontrer ».

Pour moi, le problème n'était pas tant la preuve ; l'épistémologie est la branche de la philosophie qui m'intéresse le moins ; il est beaucoup plus intéressant de tout savoir sur tout que perdre du temps à étudier la façon dont il est possible d'acquérir ces connaissances. Ce qui manquait était plus essentiel.

À l'université, j'étudiais pour la première fois le livre de Martin Luther, *De la Liberté d'un Chrétien* (1520). Lorsque les arsouilles de la fête annuelle du campus ont interrompu notre séminaire après seulement quelques minutes, j'ai jeté mon exemplaire contre le mur sans le moindre scrupule. Je n'avais jamais lu un texte comme celui-ci ; au début, j'ai eu l'impression d'une totale vacuité de la pensée. Mais le lendemain matin, je suis retourné en classe pour repêcher ce bouquin qui gisait dans un coin ; ce n'était pas de l'apologie, mais quelque chose de plus simple. La vérité, quelle qu'elle soit, vous rendra libre. Ça me convenait.

Le plaisir que prenait Beauvoir à démolir tout ce qui a trait au religieux a pour moi un sens viscéral ; je sais exactement ce qu'elle ressentait parce que je l'ai vécu aussi. Tout balayer d'un revers de main, constructions artificielles, mépris apparent du corps féminin et sa rédemption par des blessures auto-infligées, insistance à défendre l'autorité humaine (masculine) pour cause d'intrinsèque sainteté et qu'en fin de compte on pouvait donc toujours lui faire confiance : la vérité était atteindre un but défini d'avance et parvenir à le justifier sans faire d'histoires.

Pire : je ne pouvais gober l'histoire qu'il y aurait une saison pour faire son examen de conscience (malgré tout l'intérêt des saisons) et faire sans problème la bamboula le reste de l'année ; la jeunesse prend avec une légèreté déconcertante la puissance de la confession... C'est de constater ce petit jeu – céder au péché un jour et faire son petit saint le lendemain – qui met si mal à l'aise. Lorsque j'ai lu Platon pour la première fois, j'ai tout de suite été séduite : enfin quelqu'un dont le vécu atteste que la philosophie n'est pas à prendre un jour au sérieux pour se permettre n'importe quoi le lendemain : elle est à vivre, littéralement, au quotidien ; enfin

quelqu'un qui détestait autant que moi l'amour de l'ignorance. Platon, cependant, fait notoirement référence à un bien qui certes imprègne le monde mais ne saurait en faire partie – tout à fait.

**A** PRÈS AVOIR ANNULÉ le donné, tout Hégélien digne de ce nom vous dira qu'il convient de faire une synthèse qui contienne à la fois le donné et sa négation, sous une forme plus subtile. Beauvoir, qui était par ailleurs bonne hégélienne et le savait pertinemment, n'en est jamais arrivée là au niveau du reniement de sa foi, parce qu'elle ne le souhaitait pas. Elle essayait de se satisfaire d'amours terrestres ; et nous aimons ses romans parce qu'on y lit son aveu que ça n'a jamais marché. Jeune fille, Beauvoir allait s'asseoir dans les églises pour jouir d'un moment au calme ; je fais toujours de même. Mais quel soulagement de ne pas devoir regretter de me laisser aller de bonne foi à

**Enfin, une nuit,  
n'ayant pas réussi  
à invoquer Dieu  
directement, *hic et  
nunc*, elle décida de  
lâcher l'affaire.**

désirer ce que cet édifice est censé abriter : ce qui, affirme l'athée avec un absolutisme insensé, ne saurait exister. Tandis que le Chrétien pense à ce dont, pense-t-il, tout le monde parle : Dieu – du moins est-ce ce que prétend Thomas d'Aquin, trop péremptoirement à mon goût. Être l'héritier, non pas du XIXe siècle, mais de la rébellion de Beauvoir, est un don immérité : je prends.

Beauvoir était heureuse à l'université, bien qu'elle n'ait trouvé aucun auteur en qui avoir confiance en histoire de la philosophie ; l'interprétation de Platon qu'on lui proposa semble particulièrement peu inspirée, et il n'existait pas d'enseignement sur Hegel ou Marx. Elle pensait que la littérature était un meilleur moyen d'expression que la « voix abstraite » de la philosophie. Mais elle se sentait mal à l'aise avec l'écriture, car elle n'y voyait que vanité. À ce stade de sa réflexion, elle envisagea de se jeter dans le mysticisme – se saisissant d'un ouvrage de Plotin, elle tenta de se



sentiment se retrouve étrangement dans le dialogue de Jo et Amy (tel que rendu dans le film de Gerwig), lorsqu'elles discutent des raisons pour lesquelles la narration de la vie familiale de quelques femmes pourrait revêtir une quelconque importance. En fin de compte, Beauvoir – l'artiste et le philosophe – s'accroche à ce genre d'éternité,

lancer dans une révélation directe de l'absolu. Dans les moments de parfait lâcher-prise, où l'univers semble réduit à un ensemble d'illusions et où mon propre ego est aboli, quelque chose prend leur place : quelque chose d'indestructible, d'éternel ; j'eus l'impression que mon indifférence trahissait la manifestation en creux d'une présence avec laquelle il n'est peut-être pas impossible d'entrer en contact. Elle demanda à ses pairs catholiques et à un professeur si elle était sur la bonne voie. Ils répondirent par la négative. Son confesseur lui avait fait quant à lui clairement comprendre et depuis longtemps qu'il n'avait aucune réponse à ses doutes.

Finalement, une nuit, n'ayant pas réussi à invoquer Dieu directement, *hic et nunc*, elle décida de lâcher l'affaire, concluant : « J'aurais dû détester l'idée que ce qui se passe ici-bas finisse par se retrouver dans l'éternité ». Son athéisme resta donc d'actualité. Mais cette remarque entre en contradiction avec sa conviction de l'importance de l'art et la promesse de longévité qu'il contient. Elle va donc à l'encontre de l'œuvre de sa vie.

C'est peut-être ainsi qu'elle exprime ses sentiments les plus sincères : « si je décrivais avec des mots un épisode de ma vie, j'aurais l'impression de le sauver de l'oubli ; qu'il pourrait en intéresser d'autres et donc lui épargner l'extinction ». Ce

c'est le moins qu'on puisse dire, et avec un brio qui non seulement me remplit d'amour, mais aussi de fierté – à son égard et de chacune des belles choses qu'elle a réussi à écrire, malgré leurs imperfections. J'éprouve la même fierté vis-à-vis d'Alcott, pour son œuvre autant que sa vie ; la même qu'on ressent au sujet de Jo. Ce n'est pas de la nostalgie mais de la fierté que j'ai ressentie en regardant le film de Gerwig : il n'a pas la perfection d'Alcott, ni dans l'autonomie esthétiquement momifiée de Gerwig-Jo ; fière qu'Alcott ait écrit, et que nous la lisions. Beauvoir ne s'est pas trompé sur l'art.

**E**LLE N'A PAS APPRIS la leçon de Jo, cependant – ou peut-être l'a-t-elle trop bien apprise : après tout, comme partenaire elle a choisi une Laurie, ou plutôt un professeur Bhaer (l'homme que Jo finit par épouser), Bhaer qui, dans son histoire conserve plusieurs aspects qui rappellent de façon suspecte les pires défauts de Laurie. C'est-à-dire que Beauvoir a trouvé Jean-Paul Sartre, et a conservé le besoin de le porter aux nues, même quand il ne le méritait pas. Et pourtant, comme le rappelle utilement la biographie de Kirkpatrick, Beauvoir était existentialiste et philosophe, bien avant que Sartre n'échoue à sa première tentative d'intégrer la Sorbonne – et qu'il sollicite son aide pour comprendre Leibniz, Husserl, Hegel, etc. Lorsque l'écriture de Beauvoir trébuche, c'est souvent parce que l'auteur y intègre

une pointe d'apologie (ce qu'elle méprise par ailleurs), c'est-à-dire lorsqu'elle estime nécessaire de s'excuser pour Sartre. Que son écriture réussisse à s'en affranchir si souvent, comme elle l'a fait dans sa vie privée en se libérant rapidement de Sartre comme partenaire ou idole de vérité (après quelques mois passés ensemble, elle l'a déclaré ami de cœur, plutôt que sujet d'adoration permanente), témoigne de la réalité de son engagement pour la liberté, pour elle un bien suprême.

Sartre, dans sa philosophie, n'a jamais pu se défaire de sa lecture erronée, volontariste, de Hegel : vestige d'une erreur de jeunesse incorrigible. Cela se résume à la relation dialectique entre maître et esclave, chez Hegel : Sartre pensait que ce passage signifiait que l'être humain ne peut jamais se soustraire à son désir de dominer l'Autre, de quelque nature qu'il soit : l'étranger, le travailleur, votre amant, le passant croisé dans la rue... Beauvoir a écrit *L'éthique de l'ambiguïté* (1947) afin de défendre l'existentialisme contre l'accusation d'absence d'une éthique cohérente ; mais sa philosophie éthique atteignit sa cohérence dès qu'elle comprit ceci : ce n'est qu'en souhaitant la liberté de l'Autre qu'on parvient à une compréhension et une pratique authentiques de la liberté, à laquelle chacun de nous aspire. Cela

se rapproche plus de ce que Hegel a réellement dit. Pourquoi Beauvoir, elle, a-t-elle su en faire son miel ? Elle écrit : « Mon éducation catholique m'a appris à ne jamais regarder un individu, aussi humble soit-il, comme un objet indigne de considération : chacun a le droit de réaliser ce que j'appelle son essence éternelle. » Beauvoir a gardé la foi qu'elle pouvait.

**« Mon éducation catholique m'a appris à ne jamais regarder un individu, aussi humble soit-il, comme un objet indigne de considération : chacun a le droit de réaliser ce que j'appelle son essence éternelle. »**

**Simone de Beauvoir**

Je pense que Beauvoir a choisi l'athéisme parce qu'elle était incapable d'imaginer un christianisme intellectuel. Non pas tant du fait que l'intellectualisme était absent du thomisme ou de l'existentialisme catholique qu'elle avait connu, mais parce que ce qu'elle voulait, c'était la liberté d'un Chrétien : la liberté de comprendre Dieu ; la vérité ; l'Absolu à ses propres conditions, et on l'a convaincue

que c'était impossible. Ironiquement, sa fascination de la vision de Sartre, qu'elle trouvait innovante, voulant qu'on ait la liberté de vouloir et forger son propre avenir, rappelle trop étrangement l'argument de Luther en 1520. Pour Beauvoir, le nationalisme aveugle de l'Église Catholique française, son soutien triomphal à la colonisation, son refus de remettre en cause la propriété privée, ne répondait pas à son désir de comprendre un monde asservi au capitalisme. Il faut donc considérer Beauvoir comme un ange rebelle. 🐉



# LA FÉMINISTE EN PRIÈRE

**Josephine Butler,**

**PIONNIÈRE DE LA PREMIÈRE VAGUE  
DU FÉMINISME, ELLE SACRIFIA SA  
RESPECTABILITÉ POUR SE BATTRE EN  
FAVEUR DES PROSTITUÉES — AU NOM  
DE SA FOI CHRÉTIENNE.**

**SARAH C WILLIAMS**



**E**N 1927 MILLICENT FAWCETT, leader du mouvement suffragette britannique, a qualifié Joséphine Butler de « femme la plus distinguée du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>1</sup>. Butler fit partie des premières militantes féministes et elle a sensibilisé l'opinion publique à la situation des femmes indigentes ; combattu la traite des êtres humains et mené une campagne acharnée pour garantir l'égalité des droits des femmes.

Ces deux dernières années, j'ai étudié la vie de cette femme, et j'ai été profondément marquée par sa foi. Joséphine Butler (1828-1908) a vécu une vie

1. MG Fawcett et EM Turner, *Josephine Butler: Her Works and Principles and Their Meaning for the Twentieth Century* (London: Association for Moral and Social Hygiene, 1927), 1.

intense de prière. La prière transparaît dans ses écrits comme un dialogue intime avec le Christ, mais aussi comme dynamique centrale d'une vision sociale et politique radicale. C'est dans la prière que Butler a réinventé son monde et rendu les autres capables de faire de même. C'est surtout dans la prière que Butler a réhabilité la figure de la prostituée – d'objet de peur, de haine et de convoitise, elle devient un être humain avec sa dignité, sa voix et une valeur égale devant la loi.

Enfant, l'imagination de Joséphine fut captivée par le Christ lorsqu'elle écoutait la Bible lue à haute voix chez elle. Son père, John Grey de Dilston, important propriétaire terrien dans le Northumberland, emmenait sa famille à l'église anglicane locale,

---

*La Dre Sarah C Williams a enseigné l'histoire à Oxford et au Regent College. Elle vit avec son mari, Paul, à Burford, en Angleterre. Sarah est l'auteur de Perfectly Human : Nine Months with Cerian (Plough, 2018).*

conformément à la tradition. Or, adolescente, Joséphine fut séduite par les réunions du soir animées dans une petite église méthodiste. Elle se rendait à ces réunions avec une servante de la famille Dilston, toutes deux assises à l'arrière d'une charrette sur des tas de sacs. C'est au cours de ces années qu'elle prit l'habitude de prier toute sa vie. En se remémorant cette période, Butler écrit :

Je Lui ai parlé dans la solitude, comme à une personne capable de me répondre. Je m'adonnais parfois des nuits entières à la prière, parce que je n'avais pas un moment à moi pendant la journée. N'allez pas imaginer que c'était autant d'occasions d'entrer en transe mystique : c'était un effort très pénible qui exigeait une détermination sans faille, et n'était pas motivé par un quelconque penchant pour les dévotions. C'était un désir de connaître Dieu et d'entrer en relation avec lui.<sup>2</sup>

**E**N 1852 JOSEPHINE épousa George Butler, professeur de lettres classiques à l'université d'Oxford. Lorsque Joséphine arriva dans cette ville, elle fut prise sous le charme. Issue d'une famille riche et libérale, étudier ne lui était pas étranger. Mais, lorsqu'un roman très controversé parut en librairie, le plaisir que Joséphine prenait avec la culture d'Oxford vira à la désillusion. Écrit en 1853 par Elizabeth Gaskell, cet ouvrage raconte l'histoire d'une jeune femme, Ruth, séduite et engrossée par un riche gentleman, abandonnée par son amant, chassée de son emploi sans recommandation, et rejetée par sa famille comme par la société. Butler fut subjuguée par cette histoire. Peu après, lors d'un dîner à Oxford, silencieuse à table, elle entendit, abasourdie, des hommes cultivés de la ville se moquer de ce livre. Là, autour de la table où elle était assise, Butler constata les mêmes attitudes que celles qui l'avaient scandalisée dans le roman. À la même époque, Butler commença à rencontrer dans les rues d'Oxford des jeunes femmes, dont certaines sortaient juste de l'enfance.

2. Butler au Professeur Benjamin Jowett, n.d. (ca. 1860-70), Josephine Butler Collection, The Women's Library.

Elles avaient été amenées en ville pour nourrir les appétits sexuels de l'establishment masculin. Pour la première fois de sa vie, Butler rencontrait le monde souterrain de la prostitution victorienne.

Butler fut particulièrement hantée par le sort d'une femme en particulier. À peine âgée de 18 ans, enceinte, elle se retrouva seule, et dans sa détresse tua son enfant à la naissance. Le scandale de cet

« Je Lui ai parlé dans la solitude, comme à une personne capable de me répondre. Je m'adonnais parfois des nuits entières à la prière, parce que je n'avais pas un moment à moi pendant la journée. »

infanticide fut rapporté dans la presse ; et la femme, dépeinte comme l'essence du péché, fut enfermée et condamnée aux travaux forcés. Butler fut également témoin du crime dont personne ne parlait : le père du bébé, assis à une bonne table, pontifiait sur le roman de Gaskell avant d'aller faire ses petites affaires hebdomadaires à l'autre bout de la ville. Visage public sans cohérence avec sa vie privée, toutes deux protégées par le rempart des privilèges masculins !

Lorsque cette même femme sortit de prison, les Butler l'amenèrent vivre dans leur maison en plein cœur d'Oxford. C'était façon de participer publiquement à la douleur de cette femme, et une mise en accusation. Depuis ce jour, les portes d'Oxford se sont fermées sur les Butler et le couple s'est retrouvé en butte à un mur de préjugés.

Des années plus tard, Joséphine Butler, aujourd'hui âgée de 42 ans, femme de directeur

Avis publié avant une conférence lors de l'élection partielle du Pontefract de 1872

It appears from the Handbills issued by MR. CHILDERS this morning, that  
**HE IS AFRAID TO MEET US,**  
 And answer our questions on the Contagious Diseases Acts.  
 THEREFORE  
**MRS. BUTLER**  
 REQUESTS THE  
**WOMEN OF PONTEFRACT**  
 TO MEET HER AT THE  
**LARGE ROOM, IN SOUTHGATE,**  
 (USED BY MR. JOHNSON AS A SPINNING ROOM.)  
**THIS EVENING AT SEVEN**  
 MRS. BUTLER will show that the Bill of wh... says he is now a supporter, while pretending to Re... Diseases Acts" is an extension of their principle...  
 MRS. BUTLER will show that MR. CH... Government which has extended these Acts no... but to the Colonies and Dependencies of the Bri...  
 JOSEPHINE E. BUTLER, Hon. Sec. of

Lettre de Joséphine Butler à son mari, George, en 1872

My dear husband  
 I did not go to the  
 of tomorrow last evening, because  
 too late. The ladies all came  
 too early, in high spirits, the  
 the suffrage bill having passed  
 second reading by a majority  
 33. Mr. Bright considers it  
 passed the critical stage now,  
 will go on to the end successfully.  
 Mr. Bright described amusingly  
 to some in the House & in the  
 gallery. When the votes had  
 been counted up & the majority was  
 known, Mrs. MacLaren (the  
 sister) sank upon Mrs  
 Taylor's breast, & Mrs. Kate  
 sobbed! Miss Becker of  
 upright like a statue with  
 clasped in a demure posture  
 she a lady behind clay  
 hands, & at once a murmur  
 were washed in & a  
 must be no more!



George Butler

LADIES NATIONAL ASSOCIATION  
 FOR THE  
 REPEAL OF THE CONTAGIOUS DISEASES  
 Act of the Executive Committee  
 20, Southgate, Pontefract  
 Liverpool.  
 My dear Friend, May 1874  
 I have just heard that  
 Bill is about to be passed in the  
 American Congress similar to the  
 Contagious Diseases Act in England.  
 Will you accept a solemn warning  
 from us in England? If you once  
 let that dam pass, if you once let  
 the system in a footing among  
 you will have to look forward  
 perhaps inevitable

Lettre de Joséphine Butler à William Lloyd Garrison, un abolitionniste américain et ami, en 1874. Elle le mettait en garde contre l'adoption d'un projet de loi similaire à la loi sur les maladies contagieuses

Affiche annonçant une conférence tenue par Catherine Booth et Joséphine Butler, juillet 1885, Londres

CONFERENCE  
**PROTECTION**  
**YOUNG GIRLS**  
 TUESDAY MORNING, JULY 16  
 AT NEWBY HOUSE,  
**PRINCE'S HALL, PICCADILLY.**  
 ADDRESSES BY  
**MRS. BOOTH,**  
**Mrs. JOSEPHINE BUTLER**  
 Professor Stuart, M.P.  
 PERCY BUNTING, ESQ.,  
 Sir Baldwin Leighton, M.P.

et femme au foyer, se retrouva sur les dalles humides d'une grande cave sous l'usine Brownlow, dans le port de Liverpool. La famille avait quitté Cheltenham pour Liverpool, où George Butler enseignait dans une école primaire, après avoir quitté son poste à Oxford. Cette cave, vide, avait été un « hangar à fûts de chêne ». Ici, en échange de pain et de quelques nuits d'hébergement, les femmes, dont la plupart se livraient à la prostitution à la sauvette, séparaient les fibres de vieilles cordes qui servaient à calfater les navires en bois. « Je suis descendue dans les hangars fûts », écrit Butler, « et j'ai demandé à y être admise.

On me conduisit dans un immense coffre-fort lugubre, rempli de femmes et de jeunes filles – plus de deux cents probablement à l'époque. Je me suis assise par terre dans leur groupe et j'ai ramassé un bout d'étope. Elles se sont moquées de moi en me disant que mes doigts n'étaient d'aucune utilité pour ce travail, et c'était vrai. Elles se moquèrent de moi au début, mais nous sommes devenues amies.<sup>3</sup>

Dans les mois qui suivirent cette première visite, Butler a appris à ces femmes de Liverpool à prier. Dans ses mémoires, elle évoque avec émotion l'une de ces visites :

Je me souviens d'une belle brune, de grande taille, debout au milieu de nous, les pieds dans les ordures humides et les bouts de corde goudronnée, et répétait... des paroles de Jésus ; en terminant par « Je vous laisse la paix. Je vous donne ma paix. Que vos cœurs ne soient pas troublés, qu'ils n'aient pas peur ». Elle les avait choisies elle-même, et toutes écoutaient dans un silence absolu – ce public, misérable, débraillé et ignorant ; certaines criminelles, d'autres violentes et provocatrices... Alors j'ai dit : « Agenouillons-nous et implorons ce même Jésus qui a prononcé ces paroles ». Et chacune est tombée à genoux, avec révérence, sur ces dalles humides, les unes reprenant mes paroles, les autres gémissant et pleurant. C'était une

rumeur étrange qui unissait ces lamentations – incessantes, pitoyables, intenses – comme un grand soupir ou un murmure de vague désir et d'espoir, sortant du cœur du désespoir, transformant l'atmosphère sombre et ténébreuse de cette salle voûtée pour atteindre le cœur de Dieu.<sup>4</sup>

Ce que ces femmes dans ce hangar à étoupe ne savaient pas à l'époque, c'est l'étendue du chagrin personnel de Butler à ce moment-là de sa vie. Les Butler avaient eu quatre enfants – trois garçons et une fille. Deux ans avant la scène évoquée ici, en août 1864, la fille des Butler, Eva, tomba dans les escaliers de la maison familiale et se heurta le carrelage du couloir en contrebas. Eva mourut après une douloureuse agonie. « Ce souvenir restera à jamais gravé dans ma mémoire », s'écrira Butler des années plus tard, « la chute, le cri soudain, et après le silence. Elle était notre unique fille, le soleil et la joie de notre vie.<sup>5</sup>

Pendant les deux années qui suivirent la mort d'Eva, Butler lutta contre dépression et désespoir. C'est à cette époque qu'elle rendit visite pour la première fois aux hangars à étoupe. Je n'avais prévu rien de précis à part ça, écrit-elle, aucun programme d'aide ; mon seul souhait était de me plonger au cœur de la misère humaine et de dire à ces affligées (comme je savais alors que je le pouvais) je vous comprends : j'ai moi aussi souffert »<sup>6</sup>.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'était pas rare que des femmes de la classe moyenne entreprennent une « œuvre de sauvetage » auprès de prostituées ou des « femmes déchues », comme on disait alors. Mais Butler a refusé d'appeler « œuvre de sauvetage » ses visites à l'hospice de Brownlow ; elle préférait parler personnellement de femmes précises, avec un nom, un visage et une histoire – ces femmes étaient ses amies. Elle refusa d'utiliser le terme « prostituée » ou « femme déchue » et adopta plutôt le mot « paria » pour décrire la vie de ces femmes.

Pendant deux ans, Butler a rendu régulièrement visite à ses amies. Lorsque certaines de ces femmes tombaient trop malades pour travailler, elle les

3. *Josephine E. Butler: An Autobiographical Memoir* (Bristol: JW Arrowsmith, 1909), 59.

4. Butler, *Autobiographical Memoir*, 60.

5. Butler, *Autobiographical Memoir*, 49.

6. Butler, *Autobiographical Memoir*, 58.

invitait à venir vivre avec sa famille dans son foyer. Plus tard, elle a fondé des petites maisons de repos dans lesquelles les femmes qui avaient auparavant vécu dans la rue pouvaient trouver refuge et emploi.

Dans une démarche novatrice, Butler a établi un lien entre le deuil personnel et le deuil collectif des femmes. Sa mission était un acte d'intercession dans lequel elle entrait dans l'expérience de la femme exclue. Il y a un lien intrinsèque dans l'écriture de Butler entre l'angoisse et la facilité à percevoir et à nommer l'injustice. La douleur personnelle devient une douleur politique, qui à son tour devient le germe d'un changement culturel durable.

À chaque instant, Butler oppose l'observation des codes religieux par des personnes pieuses et respectables au cri désespéré d'un paria, qui cherche simplement à atteindre Dieu. C'est le paria qui est entendu par Dieu lorsqu'il prie. Le Christ, insiste Butler, non seulement accueille le paria, mais il est devenu le paria, se soumettant à la honte de l'exclusion afin de renverser les catégories et les définitions établies du pouvoir. Dieu ne préside pas au jugement, mais entre plutôt, comme Butler, comme un ami qui *partage* les souffrances.

**B**UTLER A CONTINUÉ à rendre visite à ces femmes à Liverpool. Au même moment, le Parlement adopta une série de lois connues sous le nom de « lois sur les maladies contagieuses ». Instituées en 1864 et étendues en 1867 et 1869, ces lois furent adoptées pour faire face à la propagation rapide des maladies vénériennes dans les forces armées britanniques. Aux termes de ces lois, toute femme résidente d'une ville ou d'un port de garnison et soupçonnée de se prostituer pouvait être détenue par la police et soumise à un examen médical bimensuel. S'il s'avérait que la femme souffrait d'une maladie vénérienne, elle pouvait être retenue dans une unité hospitalière fermée à clé pendant une période pouvant aller jusqu'à neuf mois. À la fin de cette période, la femme recevait un certificat pour prouver à sa future clientèle masculine que son corps n'était pas contaminé. Si une femme refusait l'examen obligatoire, elle était traduite devant le

magistrat où elle était seule responsable de prouver sa vertu.

Ces lois furent instituées en 1864, puis étendues en 1867 et 1869, pour faire face à la propagation rapide des maladies vénériennes dans les forces armées britanniques. Cet examen médical obligatoire était généralement considéré comme étant le seul moyen de faire face à ce qui était une épidémie de maladies vénériennes. Butler par contre, fondait son opinion de ces lois sur la condition de ses amies de Liverpool : ces lois étaient caractéristiques d'un « deux poids deux mesures » sexuel ; injuste, source de souffrances et de chagrin indicibles. Une femme, une fois compromise sexuellement, n'avait aucun

si l'on doit espérer  
reconfigurer les réalités  
sociales et politiques,  
il faut commencer par  
une prière personnelle

moyen de revenir en arrière, et pourtant la société fermait les yeux sur les soi-disant « tendances naturelles » des hommes.

En 1869 se forma une petite association nationale de femmes déterminées à s'opposer à ce projet de loi. On demanda à Butler de prendre la tête de cette association. Sa décision de s'opposer à ces lois provoqua un tollé parmi les femmes intellectuelles et aisées de son cercle social. S'engager dans une telle cause, c'était gaspiller ses talents dans une entreprise futile et moralement douteuse. C'était une chose de sauver des femmes individuelles de la vie de prostitution, mais c'en était une autre de s'attaquer aux problèmes systémiques de l'injustice sexuelle.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1870, sous la direction de Butler, l'Association nationale des Femmes publia un manifeste en huit points très précis, dénonçant les lois sur les maladies contagieuses comme exemple flagrant de discrimination de classe et de sexe. Ces lois, affirmait-elle, étaient inconstitutionnelles et

privaient les femmes défavorisées de leurs droits légaux. Détenir une personne sans preuves ni procès, et la forcer à se soumettre à un examen dégradant, était une parodie de l'État de droit. De plus, en faisant porter la responsabilité de la discrimination sur les femmes, ces lois légitimaient cette discrimination. Comme l'écrivit Butler dans un essai influent de 1871 « La communauté tout entière est en situation de danger imminent dès lors que les garanties offertes par la loi et du droit constitutionnel sont déniées à une partie de cette communauté »<sup>7</sup>. Toute réforme future serait impossible, affirmait-elle, puisqu'une catégorie d'êtres humains étaient mis de côté pour être achetés et vendus comme des biens meubles, dans le but de fournir un plaisir illicite, qui était ensuite excusé et caché par la société respectable, et approuvé, de plus, par l'État.

Butler venait donc de défier l'ordre établi. Pourtant, ce qui lui semblait aller de soi ne l'était pas pour ceux qui bénéficiaient d'une manière ou d'une autre du statu quo. Il fallut seize années de travail inlassable pour que les lois sur les maladies contagieuses soient finalement retirées de l'arsenal juridique. Pendant cette période, Butler subit des agressions physiques à de nombreuses reprises. Sa famille reçut des menaces de mort répétées et fut victime de plusieurs incendies criminels. Elle était régulièrement bombardée d'excréments lorsqu'elle se levait pour prendre la parole et, il fallut 14 gardes du corps pour la protéger dans une gare de la vindicte d'une meute



déchaînée, un jour qu'elle descendait du wagon pour aller faire un discours public, dans une mairie.

Tout au long de la campagne, Butler priait dans les rues avec les femmes et enseignait aux autres à faire de même. Elle priait avec les dirigeants de tous les partis politiques et de toutes les confessions religieuses. Elle créa des réseaux de prière qui reliaient ceux qui n'avaient pas d'influence sociale ni politique à ceux qui détenaient un grand pouvoir. Les rencontres personnelles qu'elle facilitait entre les différents groupes et classes sociales remettaient

7. Josephine E. Butler, *Social Purity* (London: Morgan and Scott, 1879), 19.

Rembrandt  
Harmenszoon  
van Rijn,  
*Jésus et la  
femme adultère*

en question les catégories culturelles et politiques établies. Au-delà des clivages de classe, d'éducation et de religion, l'Association nationale des femmes devint au fil du temps l'épine dorsale d'un mouvement féminin émergent.

Ce groupe œuvrait auprès des prostituées enregistrées, recueillant des preuves, entendant des témoignages et collectant des statistiques. Ses membres rendirent visite à des familles de la classe ouvrière dans toute la Grande-Bretagne et, après 1874, dans toute l'Europe continentale. Grâce à lui furent introduites des réformes locales en matière d'éducation et d'emploi ; l'aide juridique fut introduite dans les villes où il n'y en avait pas ; les femmes eurent le courage de dénoncer les exigences légales de ces lois et nouèrent des liens avec le Parlement.

Selon Butler, si l'on doit espérer reconfigurer les réalités sociales et politiques, il faut commencer par une prière personnelle. Sans ce cœur à cœur personnel durable avec Dieu, les individus ne remettraient jamais en cause le statu quo, pas plus que les définitions prédominantes du pouvoir : pouvoir de classe, pouvoir sexuel et pouvoir religieux. Sans la prière, la conscience s'engourdit et la passion s'émousse, laissant l'individu incapable de penser et d'agir en se fondant sur ses opinions personnelles.

Butler s'est tenue toute sa vie à cette discipline de passer quelques heures chaque matin seule en prière. Comment trouver la liberté d'imaginer des



solutions innovantes, demandait Butler, si nous sommes soumis à la tyrannie brutale d'une société qui nous impose sa façon de définir autrui ? Quand on prie, on participe à l'imagination de Dieu, et on en vient à voir avec les yeux de Dieu. Ceux qui prient sont libérés de l'enculturation et sont amenés à agir activement avec Dieu pour mobiliser et effectuer un changement profond et durable.

Tel est l'héritage de Joséphine Butler : une imagination sociale et politique renouvelée. La prostituée – comprise par la culture victorienne comme un déchet – devint pour Butler le symptôme non seulement de chagrins et de douleurs, mais aussi de l'identification de Jésus avec les exclus. C'est cette identification compatissante avec les exclus qui a rendu le travail de Butler si révolutionnaire et pérenne, inspirant les générations suivantes à rechercher des changements fondamentaux dans la manière dont sont traités les hommes et les femmes dans nos sociétés. ➤

(suite de la page 56)

acceptait de s'interposer entre elle et une divinité insultée. C'était une vision qui « s'est précisée pour prendre une forme distincte, rayonnante de beauté, de sainteté et d'amour ». Elle s'adressa à elle à haute voix. « Je te connais et pourtant j'ai l'impression de ne pas te connaître. Qui es-tu ? » Toute son âme, comme elle le décrivit, « était plongée dans une prière profonde... Une réponse lui vint... C'est Jésus ».

Réponse inattendue. Elle avait bien « entendu parler de Jésus... mais en avait conclu qu'il n'était rien de plus qu'une éminente personnalité, de la pointure d'un Washington ou d'un Lafayette. Maintenant, il lui était apparu... Et Dieu n'était plus un motif de terreur et de crainte ».

Cette expérience marquante allait demeurer un guide pour le reste de sa vie.

Peu de temps après, elle apprit que Dumont avait vendu illégalement son fils Peter, âgé de cinq ans, dans le sud de l'Alabama. Elle retourna chez Dumont, où elle confronta sa femme. « Ne vous reste-t-il pas assez de mioches à vous occuper, vous qui avez si peu de moyens ? » lui demanda son ancienne maîtresse. « Je n'ai certes pas d'argent, rétorqua-t-elle, mais Dieu en a suffisamment... Et je tiens à récupérer mon enfant ».

« À ce moment-là, je me sentais si forte intérieurement !, confia-t-elle ; J'avais l'impression que la *puissance de toute une nation* me soutenait ! » Elle finit par trouver Peter et poursuivit en justice l'homme qui l'avait acheté. Et elle gagna le procès : la première femme noire à gagner une bataille juridique contre un homme blanc de toute l'histoire des États-Unis.

**E**LLE ÉTAIT LIBRE. Et, après le 4 juillet de cette année-là, tous ses enfants l'étaient aussi. Mais beaucoup d'autres ne l'étaient pas encore. Et là où il n'y avait pas d'esclavage, on pratiquait l'esclavage salarié. Elle se sentit appelée à voyager, à parler du besoin d'une véritable fraternité en Christ, et « témoigner de la grande espérance qu'elle portait en elle ». Et elle prit un nouveau nom : Sojourner.



Sojourner Truth, 1864

**« Je n'ai pas d'argent, mais Dieu en a suffisamment ! Et j'aurai de nouveau mon enfant. »**

Sojourner Truth

Ses voyages la menèrent vers le nord ; elle rejoignit une communauté intentionnelle dans le Massachusetts, où elle rencontra les luminaires du mouvement abolitionniste d'avant la guerre : William Lloyd Garrison, Frederick Douglass et d'autres.

Sojourner Truth vécut jusqu'en 1883, plaidant et militant pour l'abolition, puis pour les droits des femmes et l'abolition de la peine capitale. Jusqu'à la fin de ses jours, une foi personnelle farouche dans le Christ lui a donné de la

force et a guidé sa lutte pour faire advenir un ordre social plus humain.

Elle mourut le 26 novembre 1883. Elle est enterrée avec sa famille à Battle Creek, dans le Michigan.

« Je ne sais pas lire, expliqua-t-elle dans un discours prononcé en mai 1851, mais je peux entendre. J'ai entendu la Bible et j'ai appris qu'Ève a fait pécher l'homme. Si la femme a bouleversé le monde, donnez-lui une chance de le remettre sur le droit chemin. Jésus... n'a jamais méprisé une femme... Quand Lazare est mort, Marie et Marthe sont venues à lui avec foi et amour et l'ont supplié de ressusciter leur frère. Jésus pleura – et Lazare sortit de la tombe ». ➤

# Sojourner Truth

**SUSANNAH BLACK**

*Avec l'œuvre de Jason Landsel*

**E**N 1844, DANS UN CHAMP à l'extérieur de la ville de Northampton, Massachusetts, USA, une bande de jeunes hommes se présenta à une réunion de réveil, où ils firent du grabuge. Les organisateurs de la réunion se mirent en colère ; les hommes – plus de 100 – ont redoublé d'ardeur. L'une des participantes à la réunion, une femme de 47 ans, s'est cachée derrière un coffre dans le coin de la tente : « Je suis la seule personne de couleur ici, pensa-t-elle, et c'est à tous les coups sur moi qu'ils vont déchaîner leur méchanceté, et peut-être vais-je mourir ».

Les jeunes hommes se mirent à secouer les mâts de la tente. Et elle se dit en elle-même :

« Dois-je m'enfuir et me cacher du diable ? Moi, une servante du Dieu vivant ? N'ai-je pas assez de foi pour aller mater cette bande ? » Elle essaya, sans succès, de convaincre un couple d'amis d'affronter ces hommes avec elle. Elle sortit donc seule de la tente, et, à la lumière de la pleine lune, elle gravit une colline voisine et se mit à chanter.

Sojourner Truth a toujours été une chanteuse puissante.

Ce qui attire l'attention des vandales. Et après quelques minutes de conversation, elle réussit à les convaincre de partir.

Née Isabella Baumfree, elle et sa famille étaient esclaves à Rifton, un hameau du nord de l'État de New York. Elle se souvenait que sa mère lui enseignait le Notre Père en néerlandais, sa langue maternelle. À neuf ans, elle fut vendue, en même temps qu'un troupeau de moutons, et emmenée loin de sa famille. À 18 ans, elle tomba amoureuse de Robert, qui appartenait à un voisin de son négrier, John

Dumont ; ils eurent un fils, James, qui mourut peu après sa naissance. Cette relation ne convenait pas au propriétaire de Robert, et elle fut contrainte plus tard d'épouser l'un des esclaves de Dumont, Thomas ; tous leurs enfants appartiendront alors à Dumont. Elle eut quatre autres enfants, qui survécurent. Diana était la fille de Dumont, qui l'avait violée ; avec Thomas, elle a eu Peter, Elizabeth et Sophia.

**D**ANS L'ÉTAT DE NEW YORK les temps de l'esclavage touchaient à leur fin. Postérieurement au 4 juillet 1827, toutes les personnes asservies de l'État seraient libres. Comme Dumont avait un an plus tôt renié sa promesse de libérer Isabella, celle-ci s'était échappée, emmenant avec elle Sophia, encore bébé ce jour-là. Elle trouva un emploi auprès d'un couple de quakers, M. et Mme Van Wagenen, à New Paltz, dans l'État de New York, tout proche.

Elle avait, comme elle l'a raconté plus tard à sa biographe, Olive Gilbert, l'habitude de présenter ses plaintes à Dieu, en troquant sa bonne conduite contre la réalisation de ses requêtes. Mais une fois chez les Van Wagenen, elle perdit cette habitude de prier. Un jour, cependant, elle vécut la première d'une série d'expériences remarquables. Dieu, dit-elle, lui montra, « en un clin d'œil, qu'il *était partout* – Oh, mon Dieu, se souvient-elle s'être écrié à haute voix, je ne savais pas que tu étais si grand ». Elle prit aussi conscience de son propre péché. Comment avait-elle osé négocier avec lui ? Selon les mots de son biographe, « Elle se mit à souhaiter que quelqu'un intercède en sa faveur auprès de Dieu... Finalement, se présenta un ami qui

*(Suite à la page précédente)*

---

*Susannah Black est rédactrice en chef de Plough et a écrit pour First Things, Fare Forward, Front Porch Republic, Mere Orthodoxy et The American Conservative. Elle vit à New York.*

VAIS-JE M'ENFUIR ET ME CACHER DU DIABLE ? MOI, UNE  
SERVANTE DU DIEU VIVANT ? N'AI-JE PAS UNE FOI SUFFISANTE  
POUR SORTIR ET MATER CETTE MEUTE, ALORS MÊME QUE JE SAIS  
QU'IL EST ÉCRIT :

« UN EN POURSUIVRA MILLE, ET DEUX EN METTONT DIX MILLE EN FUI-  
TE » ? J'ACCOURRAI À LA RESCousse ET LE SEIGNEUR M'AC-  
COMPAGNERA, IL ME PROTÉGERA.

- SOJOURNER TRUTH





Carolyn Olson, *CNA Portrait d'une travailleuse essentielle #26, 2020*

**Il n'y a pas de mots  
Pour évoquer l'amour au sein d'une famille, l'amour qui y est vécu  
sans qu'on n'y prête attention, l'amour à la lumière duquel  
Tout le reste se voit, l'amour dans lequel  
Tout autre amour trouve la parole.  
Cet amour est silencieux.**

T. S. Eliot, *Le vieil homme d'État*, 1958

 **La Charrue**

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

[www.editionscharrue.com](http://www.editionscharrue.com)

Plough Publishing House  
Robertsbridge, East Sussex, UK  
Walden, New York, USA  
Elsmore, NSW, Australia